

incertain regard

la revue

N°17 - hiver 2018

de la résistance au monde... à la confrontation à soi



Xavier BOCCIO, Les gens, 2018, béton, résine, métal, 47 x 210 cm, détail

JANE ANGUÉ, VAHE ARMEN, XAVIER BOGGIO, JEAN-LUC BOURGOIN,
ADRIEN BRAGANTI, JACQUES CANUT, MARIE DAGAND, PATRICK FOURETS,
JEAN-PAUL GAVARD-PERRET, MARTINE COUAUX, PATRICK GUILLARD,
CLAUDINE GUILLEMIN, TIMOTHÉE LAINE, JEAN-PIERRE LEMAIRE,
HERVÉ MARTIN, LYDIA PADELLEC, DAMIEN PAISANT, JEAN PERGUET,
MARIE-HÉLÈNE PROUTEAU, THIERRY RENARD, BABAK SADEQ KHANDJANI

incertain regard

la revue

Revue numérique semestrielle
www.incertainregard.net

Le comité de rédaction est composé de

Catherine Champolion
Véronique Forensi
Patrick Fourets
Jean-Paul Gavard-Perret
Martine Gouaux
Patrick Guillard
Claudine Guillemin
Marie-France Le Cabellec
Ronda Lewis
Hervé Martin
Gérard Noiret
Thierry Renard

Les auteurs peuvent faire parvenir leurs textes à l'adresse mail de la revue :
contact@incertainregard.net

Le choix proposé doit contenir un maximum de 60 vers pour la poésie et 8 000 signes (espaces compris) pour la prose, dans un seul fichier au format .docx, avec des marges verticales et horizontales de 4.5 cm, interligne 1.5 cm, en Arial 11. Le titre de chaque texte sera souligné et suivi du nom de l'auteur. Le fichier devra également comporter une notice biographique de l'auteur n'excédant pas 350 signes (espaces compris).

Sommaire

ÉDITORIAL P. 4
Par Patrick Fourets

AUTOUR DE JEAN-PIERRE LEMAIRE P.5/11
Entretien par Martine Gouaux
Texte inédit : *Bouche d'or* de Jean-Pierre Lemaire

MISCELLANÉES P. 12/30

Sélection de la rédaction

Vendredi, Anna Andréevna. Jane Angué

Pier Paolo portant dans ses bras Pasolini. Jean-Luc Bourgoïn

Novembre. Adrien Braganti

Ce qu'il me reste. Travail du vide. (extraits) Damien Paisant

Vers allemands. Marie-Hélène Prouteau

Sourire. Mauvaise foi. Vahe Armen

traduits par Babak Sadeq Khandjani

Contributions des Chantiers d'écriture

En gare. Marie Dagand

Les âmes de Lhassa. Mémoire vive de Frison-Roche. Patrick Fourets

Balade à Auvers. Claudine Guillemin

La grande compote. Patrick Guillard

RENCONTRE AVEC XAVIER BOGGIO P. 31/35
Des stèles aux kakemonos par Claudine Guillemin

CARTES BLANCHES P. 36/53
Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret : trois critiques et un texte
Carte blanche à Hervé Martin : Timothée Laine. Lydia Padellec. Jacques Canut
Carte blanche à Thierry Renard : hommage à Pier Paolo Pasolini

PAGE 99, JOURNAL D'UN LECTEUR *Mes a-lectures* P. 54/59
Georges Perec, François Bégaudeau, Owen Chase, Gilles Touati, Jacques Darras,
Zéno Bianu, Octave Mirbeau, Patrick Grainville, Tiffany Tavernier
Par Jean Perguet

NOTES DE LECTURE P. 60/62
A la table des hommes de Sylvie Germain par Patrick Fourets
Le courage qu'il faut aux rivières d'Emmanuelle Favier par Patrick Fourets

NOTICES BIOGRAPHIQUES P. 63/64

Éditorial

Par Patrick Fourets

« Un poème achevé, c'est un petit monde capable de se passer de nous désormais, avec sa population de mots qui s'entendent bien. On peut alors le lancer dans la vie où il rencontrera sans nous des lecteurs, lui faire courir la grande aventure du livre.¹ »

Jean-Pierre Lemaire a accepté notre invitation pour nous dire sa vision poétique, celle des choses quotidiennes mais regardées à la bonne distance². Il tend à désacraliser le poème, enseigné, versifié, il le veut de simple expression : le grand risque est d'écrire des vers « abstraits » où l'idée subsiste seule tandis que le mouvement et la couleur du poème sont perdus³. Tout est dit. Cette fluidité recherchée c'est son travail d'artisan choisissant ses mots, les positionnant sur la feuille blanche comme autant de pièces de puzzle pour réaliser un tout de lecture compréhensible et porteuse de foi menant à une élévation verticale de l'âme.

La lecture du poème inédit qu'il nous confie est la confirmation de son art, peinture de mots choisis pour constituer des images, simples au premier regard, profondes à la réflexion.

La verticalité est omniprésente dans le travail de Xavier Boggio : culbutos, stèles, gouttes, kakemonos. Elle est prépondérante dans son œuvre de peintre-sculpteur. Ses matériaux peuvent être le béton, le bois et la résine pour sa transparence. Autant de diversité de support, autant d'expériences graphiques et des thèmes traités jusqu'à épuisement de la richesse créative. Chaque série s'apparentant à un défi à l'imagination, comme ses mille stèles de « gens ».

Verticalité aussi, s'il fallait empiler les choix de lecture parmi la richesse littéraire disponible. Elle peut mener à l'a-lecture comme il est expliqué dans Page 99.

Notre revue, semestrielle à dessein, offre le temps d'apprécier la diversité proposée, avec ses arbitraires mais aussi avec ses coups de cœur parmi les cartes blanches, la sélection du comité de lecture, et les contributions des Chantiers.

¹ *Marcher dans la neige : un parcours en poésie*, de Jean-Pierre Lemaire, Lessius, 2018.

² *Le baptême d'Icare : relectures*, de Jean-Pierre Lemaire, Lessius, 2018.

³ *Marcher dans la neige*, de J.-P. Lemaire.

Autour de Jean-Pierre Lemaire

Entretien avec Jean-Pierre Lemaire

par Martine Gouaux

La lecture des poèmes de Jean-Pierre Lemaire a été, est toujours, une heureuse découverte. Il s'y déploie un monde simple, profond, empreint d'humanisme. On y entend la musique d'un homme, une façon de se tenir avec douceur; une façon de porter un regard neuf sur ce qui l'entoure, nous entoure.

Nous nous rencontrons à Paris, dans un des cafés du quartier de l'Odéon, par une magnifique après-midi de septembre qui se donne un air de printemps.

L'acceptation de la poésie est chez vous, intimement liée à l'acceptation de la réalité et à la redécouverte de la foi chrétienne.

Oui, c'est lié parce que, à l'origine, je voulais être musicien.

La découverte de la réalité, je l'ai faite grâce à mon service militaire que j'ai fait dans la marine. Il a fallu apprendre à faire le point, démonter des moteurs, toute chose que je n'avais pas l'habitude de faire.

La découverte et l'acceptation de la poésie est allée de pair. Les mots alourdissent la mesure poétique par rapport à la musique. La mesure poétique est plus lente, plus monotone, plus lourde, mais c'est la conséquence du fait que les mots parlent des choses, de la réalité. C'est cela qui leste les mots. Mais justement, l'avantage de la poésie est de pouvoir parler du monde, ce que la musique ne peut pas faire. Donc j'ai accepté la poésie avec ces notes pesantes que sont les mots parce qu'elle m'est apparue comme la musique humaine en quelque sorte, une musique qu'on pouvait faire avec les choses.

Et quant à la redécouverte de la foi chrétienne, j'ai pris conscience, à ce moment-là que dans le Christ, Dieu s'était incarné, il avait choisi la terre. Moi, j'avais eu le rêve inverse, celui d'Icare, celui de m'élever dans les hautes sphères artistiques par la musique. Pour le Christ, tous les objets du quotidien, le fait de manger, de boire, d'échanger, d'aller dans les rues, de s'intéresser aux malades, c'était ça qu'il avait choisi de vivre. Je me suis dit, si Dieu a voulu faire ça, moi je peux bien m'y intéresser à mon tour.

C'est cela qui a donné du prix, du poids aux choses les plus quotidiennes. Vous comprenez pourquoi poésie, réalité et foi chrétienne sont liées.

Votre poésie s'adresse à tous, croyants ou pas. Tout un chacun peut être touché par ce "monde ordinaire", ces choses, ces êtres humbles.

J'ai commencé à écrire de vrais poèmes quand j'ai écrit sur des choses humbles, simples. En quelque sorte quand j'ai repris contact avec la terre. Avant j'écrivais des poèmes longs, ambitieux.

Un poème de Pasternak m'avait frappé : il s'intitulait "Dans les trains du matin". Il décrivait, le train pour Moscou, le compartiment avec des écoliers, des ajusteurs qui « portaient noblement le fardeau de la vie / et sentaient le frais savon au jasmin ».

Il n'hésitait pas à donner les horaires des trains. Je me suis dit : ah ! la poésie peut parler de tout ça ! Ce n'était pas quelque chose dont j'avais l'habitude avec la poésie que j'avais apprise à l'école. J'ai réalisé que je pouvais essayer moi aussi... C'était un monde neuf qui pouvait entrer en poésie.

De multiples thèmes vous inspirent, des souvenirs d'enfance, des moments de la vie, des paysages... Comment naît un poème pour vous ?

Un poème naît d'une rencontre inattendue entre deux choses ou deux êtres que l'on n'a pas pensé réunir. Ça crée une espèce d'arc électrique entre les deux, une émotion, une association nouvelle.

Un exemple : le même mouvement de tête pour Marie, une de mes petites filles, et pour l'ange du portail de la cathédrale de Reims (ville où elle habitait). Ça a créé une association tout à fait inattendue d'autant plus que ma petite fille s'appelle Marie... Et voilà ! Un poème est né à partir de là.

Jean-Pierre Lemaire évoque aussi des circonstances dans lesquelles il a écrit "Le monde en blanc", les visites à sa marraine hospitalisée.

Je laisse la parole à quelques vers du poème :

« quand ils ont fini de sortir du cabas / les fleurs du jardin, les dernières lettres / dans le silence maladroit s'opèrent / les transfusions de l'âme. » (Les marges du jour, p.88).

Quelquefois aussi, les poèmes me viennent dans le demi-sommeil. Avant de se réveiller les associations sont plus libres... D'autres fois, des poèmes viennent d'un rêve. Le poème ne l'analyse pas, il le met en scène et ça a du sens. C'est le cas du poème "Les planches" (*Le pays derrière les larmes*, p. 228). J'ai rêvé que d'habitude nous vivons sur des planches, comme dans un théâtre. C'est là que nous avons bâti nos vies. Mais certains soirs nous entendons ceux qui sont sous les planches, ce sont d'autres hommes, mais c'est aussi une part de nous-mêmes. Voilà ! Nous écoutons et faisons silence.

La source de vos poèmes se trouve souvent (pas exclusivement) dans une blessure que vous souhaitez d'ailleurs garder accessible. Pourtant, rien n'est pesant ou triste. Votre poésie apaise au contraire. Peut-être est-ce parce qu'elle lie, elle joint l'homme à lui-même, elle l'accorde à des choses simples ?

Même quand un poème parle de quelque chose de difficile, il est toujours une source de paix parce qu'il nous relie au monde, quelquefois à un passé ou à des mythes. Rien que par le fait qu'il devient communicable il nous relie au lecteur. C'est vrai, c'est une source de paix.

Vous dites souvent que le monde, comme une partition, est à déchiffrer, il nous propose des signes à interpréter. Mais cela ne se fait pas seul. Quels sont les auteurs qui vous ont mis sur la voie ? Vous avez parlé de Pasternak, y en a-t-il d'autres ?

Il y a eu le poète italien Umberto Saba, le grec Yánnis Rítsos, les poètes tchèques Vladimír Holan et Jan Skácel. Bien sûr, tous ces poètes je les lisais en traduction. Par exemple, Umberto Saba parle de sa petite fille. Dans la poésie française je ne vois guère que Hugo qui avait parlé de Léopoldine, mais ni Baudelaire ni Rimbaud ni Verlaine n'avaient parlé des enfants... Pasternak lui, parlait des trains de banlieue.

Tous ces poètes ont rapproché le monde pour moi...

Et puis, à travers toutes ces rencontres, la poésie a été en quelque sorte un chemin de Petit Poucet, un fil conducteur qui m'a permis, à ce moment-là, de donner un sens à ma vie. Quand je faisais des rencontres éclairantes, ça donnait quelquefois un poème. Pour le premier recueil je me suis aperçu que ces poèmes dessinaient un chemin qui passait par différents moments. Quand je les reliais, je trouvais pas à pas un sens caché. Ce sens était, pour moi, lié à la redécouverte de la foi chrétienne.

Pour vous, à quoi sert la poésie ?

La poésie relie des choses que d'habitude on ne relie pas. On peut appeler ces liens, images ou métaphores. Quand Reverdy compare les hirondelles à des ancres qui volent dans le ciel, il fait un lien que l'on n'attendait pas du tout, entre le monde de l'air et celui de la mer. C'est vrai de manière plus vaste, les liens que fait la poésie, elle ne les fait pas seulement par des images. Je dirais que c'est sa manière de voir le monde. Raconter c'est prendre les choses les unes après les autres. Faire un poème c'est les relier de façon un peu verticale. Le monde forme un tout, la poésie peut travailler à reconstituer cette impression globale que nous avons du monde et de nous dans le monde. La poésie ne décompose pas, elle n'analyse pas, ainsi elle rend le sentiment d'être au monde.

Les poètes que je vous ai cités m'ont vraiment montré cette direction. Par exemple sur le printemps, Umberto Saba écrit :

«A ton approche / même la tombe / semble peu sûre.»

Je trouve ça extraordinaire ! Ce sont des mots tout simples ! L'impression de vie est si forte que l'on ne peut même pas s'appuyer sur la mort !

Elle vivifie la langue ?

C'est vrai mais cela ne veut pas dire qu'il faut employer des mots rares. Au contraire il faut employer les mots les plus banals comme s'ils étaient neufs, comme si on les employait la première fois. Un poème, d'une certaine manière, nomme le monde pour la première fois, parce que c'est la première fois que vous avez vécu telle ou telle chose, telle rencontre ou telle impression. Il faut que la poésie rende ce sentiment de nouveauté. J'ai en tête, encore quelques

vers de Pasternak : « L'amour dépose au chevet de nos cœurs / la frissonnante nouveauté du monde ». Cette manière de parler de l'amour qui lui rend toute sa fraîcheur.

En quoi peut-on dire que la poésie élargit le monde ?

Encore une fois en reliant des choses. Habituellement on vit dans un monde cloisonné en différents secteurs. Elle élargit toujours en reliant les choses. Quand Vladimír Holan décrit une rencontre dans un ascenseur et qu'il dit :

« elle est montée avec moi, ça a été une seconde et l'éternité, elle descendait au troisième, alors que moi je devais continuer jusqu'au septième, et j'ai compris que je ne devais pas la suivre parce que si je l'avais suivie, j'eusse été après elle comme un mort, et si elle était revenue vers moi, ce n'aurait pu être que de l'autre monde. »

Vous voyez, c'est l'expérience d'Orphée et Eurydice mais dans un ascenseur ! Evidemment on n'aurait pas l'idée de relier deux mondes aussi éloignés, la légende de l'au-delà et puis une montée d'ascenseur. C'est la poésie qui fait ce lien, c'est comme cela qu'elle élargit le monde.

Il y a quelque chose qui transparait dans vos poèmes, c'est l'importance d'aller voir ou entendre ce qui est "entre", "derrière", "dessous" ou dans les "marges". Que représentent ces espaces ?

Dans ces espaces se tiennent des êtres silencieux qui n'ont pas la parole dans notre monde ordinaire, qui échappent à notre regard mais qui, à certains moments, reviennent frapper à la porte. Le monde en blanc fait partie de ces espaces mais aussi les disparus d'Argentine pour lesquels j'ai écrit une série de poèmes, je disais qu'ils étaient l'envers de la page, en quelque sorte.

Au sujet de ces espaces, il y a dans *Le pays derrière les larmes*, un petit poème qui dit :

« cette porte entrouverte dans l'enfance / fermée pendant la vie / béante à l'heure de la mort / transparente pour le poème. » (p.69)

Le poème n'a pas le pouvoir de l'ouvrir mais de laisser deviner ce qu'il y a derrière...

Ces espaces c'est ce qui n'est pas nommé d'habitude, ce qui n'a pas de nom, pas de parole... C'est une réserve de silence, mais d'un silence en attente de parole.

A la fin de votre conférence sur Jean Racine (à la bibliothèque d'Achères en septembre 2017) Gérard Noiret vous posait une question sur la musicalité de la poésie. Vous disiez qu'elle ne réside pas seulement dans la valeur sonore des mots mais dans les images qui mettent en rapport deux choses. Elles seraient l'équivalent d'un accord musical. Vous ajoutiez que le vers a une mesure, un rythme particulier qui fait respirer la phrase. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce rapport rythme/mesure ?

La mesure est propre à la poésie, alors que bien sûr, la prose comme la poésie possède un rythme, mais celui-ci est créé par la syntaxe. Je pense qu'il y a poésie quand à ce rythme-là, se superpose une mesure, c'est-à-dire un autre rythme qui interrompt la phrase, par intervalle, de manière à ce qu'on respire. En prose, lorsque vous commencez une phrase vous savez ce que vous allez dire. Vous allez jusqu'au bout et la phrase avance en ligne droite vers son but, vers le point final. En poésie vous n'allez pas droit au but, vous commencez la phrase et puis vous respirez, et puis comme vous revenez à la ligne, un autre chemin peut s'ouvrir et la phrase peut se poursuivre un peu autrement que vous ne l'aviez prévu.

La mesure, chez moi, n'est pas régulière, elle oscille entre 10, 11, 12 syllabes, et comme cette mesure est constante, elle ménage des plages dans le vers, c'est-à-dire, quand vous avez écrit deux mots d'un vers, vous n'avez pas votre vers complet, vous avez un blanc, et peuvent alors venir des mots que vous n'aviez pas prévus. La mesure est la gardienne des places libres. Le sens évolue parfois de manière inattendue. La poésie avance mais pas en ligne droite, avec des retours sur elle-même.

On voit tout de suite quand un poème n'est pas de la vraie poésie mais seulement des phrases de prose découpées et mises les unes sous les autres, en ce qu'il n'y a pas ce renouvellement, cette surprise, cette inventivité qui vient de la mesure.

Le vers n'est pas artificiel quand il y a une vraie respiration. La mesure vous guide mais dans une marche un peu errante, un peu suspendue. Elle sert aussi à relier les choses éloignées dont on parlait au début. Elle permet d'aller de l'une à l'autre par un chemin qui n'est pas celui de la logique, mais doit rester naturel. Il faut tenir le lecteur par la main même si le chemin est surprenant, je ne pense pas qu'il faille le brutaliser.

Jean-Pierre Lemaire

Bouche d'or

texte inédit

Deux fois par jour, le matin et le soir,
le soleil se met à notre hauteur
et parle doucement aux arbres, aux maisons,
aux hommes, tel un père, une mère patients
à un enfant boudeur. Puis il se relève
pour vaquer dans le ciel à ses occupations
comme nous vaquons sur la terre aux nôtres.
Quand vient le crépuscule, assis à l'horizon,
il attend le récit de notre journée
mais nous ne pensons plus déjà qu'au lendemain.
Tu as vécu distrait. Alors, aujourd'hui,
reste un peu plus longtemps l'oreille à la hauteur
de sa bouche d'or ; écoute son murmure.
Il a peut-être encore une chose à te dire
pour la dernière fois. Parle-lui aussi.



Sans titre, 2010, résine sur bois, 122 x 122 cm

Miscellanées

Sélection de la rédaction

Jane Angué

Vendredi, Anna Andréevna

Ton Requiem est entré dans la salle
vide et silencieuse, Anna.
Ta douleur a battu le soleil
et le matin s'est retiré.
J'écrase les larmes pour ton fils et toi.

Le jeune homme pâle dans le couloir blanc et gris,
doux, impassible, non, les yeux ailleurs,
me salue, sourit. A mon approche,
je vois : « Peine de cœur », dit-il.
Des larmes me bousculent ; je m'enfuis.

Etourdie, je cherche l'ami froid,
épaule de marbre, oreille de sourd
pour chasser les larmes sombres.
« Je ne suis pas la personne qu'il te faut ».
Il me tourne le dos. Sous le soleil la rue brûle.

Dans le coin tranquille, je lis à l'ombre.
Recroquevillée, la jeune femme en face lit aussi.
Quand une amie se penche son visage fond,
larmes, mots étouffés. Je n'ai pas vu son chagrin.
Je me lève pour m'asseoir plus loin.

Jean-Luc Bourgoïn

Pier Paolo portant dans ses bras Pasolini

A Matera, j'ai croisé le fantôme de Pasolini. A quelques pas du Duomo, au détour d'un escalier taillé à flanc de ravin, l'image à taille réelle apparaît soudain, saisissante, marouflée sur le mur crayeux par la grâce d' Ernest Pignon-Ernest. Et ce qui apparaît précisément, par la grâce d' Ernest Pignon-Ernest, et me fige, et me cloue sur place, ce n'est pas une simple représentation de Pier Paolo Pasolini mais bien la présence visible et vibrante et troublante de Pasolini dans la ville même où il tournait, il y a plus de cinquante ans, *L'Évangile selon Saint Matthieu*. Ernest Pignon-Ernest a choisi le plus trivial. Il a dessiné Pasolini au fusain, à partir des photos prises par l'Institut médico-légal peu après sa mort à Ostie dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1975. Pasolini porte un tricot de corps, un jean serré et des bottes de cuir.

L'image a subi les intempéries, elle est déchirée par endroits, attaquée par le carbone contenu dans la pierre calcaire et il faut s'en approcher pour comprendre que le corps porté à bout de bras par Pasolini comme une Pietà, est son propre corps sans vie.

Et tandis que j'examine le visage-empreinte de Pasolini sur le mur, le visage émacié, joues creusées de Pasolini, remontent à la surface les autres visages aimés et disparus, pâles et lointaines figures échappées de l'Italie des années soixante et soixante-dix.

Le visage d'Elio Vittorini mort en 1966, celui de Roberto Rossellini et de Luchino Visconti, le visage de la Magnani, le visage de Carlo Levi, celui de Vittorio De Sica, de Federico Fellini et le visage clownesque de Giuletta Masina, celui de Marcello Mastroianni, le visage d'Elsa Morante et d'Alberto Moravia, celui de Giuseppe Pinelli défenestré à Bologne en 1970, le visage d'Italo Calvino, de Mario Soldati et de Leonardo Sicascia, le visage impavide d'Antonio Clemente dit Toto mort en 1966, les visages d'Alberto Sordi et de Vittorio Gassman, celui de Primo Levi suicidé en 1987, le visage de l'éditeur Feltrinelli, ceux de Giovanni Falcone liquidé par la mafia en 1992 et de Paolo Borsellino liquidé deux mois plus tard, le visage de Mario Monicelli qui à 95 ans a trouvé la force de sauter par la fenêtre de l'hôpital où il se mourait à petit feu, le visage de Laura Betti si chère à Pasolini et tanti altri...

Et j'imagine qu'ils sont tous là, qu'ils ont trouvé refuge dans cette ville de grottes,

de caves et de caveaux creusés dans le calcaire. J'imagine que les sous-sols et les souterrains de Matera sont le havre de paix de ceux-celles qui n'ont plus leur place au grand jour en Italie, ni ailleurs. Le refuge de ceux-celles qui ont été broyés, laminés, portés plus bas que terre pendant toutes ces années qui ont vu de chaque côté des Alpes triompher le "bling bling", c'est-à-dire la haine de la culture, ces années «Je ne vois pas l'intérêt de lire *La Princesse de Clèves*». Ces années dont nous ne sommes pas sortis.

Car quelque chose a considérablement changé en Italie et en France aussi, depuis quarante ans. Quelque chose a profondément abîmé nos vies, nous a séparés les uns des autres et a séparé les vivants des morts. Une à une, les portes se sont refermées derrière nous, les lumières se sont éteintes et nous ne pouvons plus entendre les voix du passé. Nous n'avons pas entendu la voix de Pasolini décrivant assez exactement, il y a plus de cinquante ans, la situation où nous sommes aujourd'hui.

«La classe propriétaire de la richesse
parvenue à une telle familiarité avec la richesse
qu'elle confond la nature et la richesse
si perdue dans le monde de la richesse
qu'elle confond l'histoire et la richesse
si touchée par la grâce de la richesse
qu'elle confond les lois et la richesse
si adoucie par la richesse
qu'elle attribue à Dieu l'idée de la richesse.»

Je regarde à nouveau l'image apposée sur le mur par Ernest Pignon-Ernest. De la position où je me trouve maintenant je vois en même temps l'image grandeur nature de Pasolini plaquée contre le mur et plus loin, la ville à peine visible, noyée dans la blancheur calcaire. Et je pense encore à l'Italie, à la situation exacte et terrible de l'Italie et à la nôtre aussi, depuis les années quatre-vingt. D'abord profanée, piétinée par les bottes abjectes du Cavalier puis livrée pieds et poings liés aux spéculateurs et aux marchands et à l'action avilissante de la finance, par ses successeurs.

Que dire, que répondre à la question de Pasolini portant son propre corps supplicié, et réitérée cinquante ans après sur les murs de Matera par la grâce de Ernest Pignon-Ernest : Qu'avez-vous fait de mon cadavre ?

La mort ne sert à rien. Jamais. Celle de Pasolini, atroce, dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1975, pas plus que les autres.

A présent je continue de descendre le Sasso Baresino vers la Gravina qui coule au fond de la gorge. Trop absorbé, je vois à peine cet incroyable assemblage

de maisons creusées dans le tuf, imbriquées les unes dans les autres et les unes sous les autres en une construction branlante, enfantine presque. Et je me dis que si Pasolini a choisi Matera c'est peut-être pour cela, pour cette architecture foisonnante et bancale, ludique et fragile comme un jeu d'enfant.

Je passe devant des grottes-lieux d'exposition, des grottes-chambres d'hôtes, des grottes-trattorias, des grottes-boutiques à souvenirs et partout, à vendre pour deux euros des cartes postales du tournage de *L'Évangile selon Saint Matthieu*. Je n'achète pas.

Maintenant je marche avec davantage de précaution car mon attention est flottante, du fait que je pense à Pier Paolo portant dans ses bras Pasolini, que je pense à Fellini et aux autres. Je marche, je pense en marchant et le résultat est là. Je veux dire le résultat de l'opération marcher dans une ville emplie de fantômes, plus penser à Pasolini, à Fellini et aux autres est facile à trouver, il a pour nom mélancolie. Cette mélancolie particulière, cette mélancolie survenue le 9 juin 2016 à Matera Basilicate et extensible comme un phénomène météo, à tout le territoire italien. Cette mélancolie, appelons-la *nostitalgie*.



Autoportrait, 2015, résine sur fibre de verre, 120 x 140 cm

Adrien Braganti

Novembre

L'hiver est un bien triste assassin.
Je le sais, il me l'a dit de ce ton qui se repent.
Perché aux brèches d'une noire chrysalide,
J'entends sa gorge racler ses orages

Et quand il sent sur lui des flocons de sang,
Frémit le derme fragile de fruits blancs.
Ce que vous partagez, c'est ce goût pour la mort
Avant de vous immiscer dans un autre hémisphère.

Et les aquarelles de son lourd dessein
Sont sous mes pas un fleuve de cendre
Où je débute mon long périple
Comme vêtu d'un scaphandre.

Je traverse les méandres
De ce que nous avons détruit,
Les méandres de Novembre
Et de ses nuits d'amours passées.

Damien Paisant

Ce qu'il me reste

Extrait

Etouffe
le cri forcené
qui exige du silence

des mots attachés
au refus à l'assourdissement

ces chaines briseuses de pierre
dont on sait
qu'elle ne fondra

que sous le feu des bras

qui sauve le poème
par une force éthérée

que sous le feu des pieds

qui le rattache
à la marche éclair

des mots détachés

Travail du vide

Extraits

quelle trame se dessine
sur ta feuille réfractaire
à la paupière du vent d'où
naît le souffle pour voir les phrases
voler au secours de ton aile biffée

l'eau peine à sortir de mon puits aride

par saillies le premier jet vient

se donner à peine pour calmer le je

Marie-Hélène Prouteau

Vers allemands

Dans les pages du vieux livret, il me vient l'envie de glisser un poème de Paul Celan.

Manière de saluer le poète qui a fait face aux décombres de l'Histoire. 1961, il est alors en vacances en famille sur la côte, à Trébabu, au manoir de Kermorvan. Non loin de Brest.

Le poète marche le long du sentier côtier couvert de genêts. Impossible pour lui de ne pas associer le jaune des fleurs à l'étoile juive. À ses parents assassinés par les nazis, son père disparu dans un camp, sa mère tuée d'une balle dans la tête.

Deuil des genêts, le jaune est couleur de la douleur. Sur ces fleurs, il pleut des cendres. Ne pas laisser revenir l'insupportable. La mer d'Iroise l'emmène vers la mer Noire. Celle qui baigne sa Bukovine natale, le lieu de la tragédie.

Il est celui qui, pourtant, pointe l'effort de vivre comme une haute exigence. Loin de lui, l'idée de se confiner dans la plainte. Comment surmonter les blessures ? Faire face à ce qui reste d'un tel abîme ? Comment, sur ces décombres, faire briller à nouveau la lumière ?

Quelque chose arrive à Brest, en ce mois d'août 1961. Une promenade place du Château. Un cirque installé là, un tigre qui bondit et un élan de vie. C'est le poème intitulé « Après-midi avec cirque et citadelle ». Il faut imaginer le beau visage de Paul Celan. Le léger sourire dans les yeux du poète. Le front large et bombé.

Un instant, il oublie la *Fugue de mort*. Le père, la mère disparus aux camps de la mort. Oublie la foule de ceux qui creusent leur tombe dans les airs. La mémoire enténébrée par le crime nazi.

Dans la Penfeld, il aperçoit un remorqueur de guerre tout près des fortifications de la citadelle militaire. Ça fait signe en lui. Se souvient-il de la guerre à l'Est, à l'autre bout de l'Europe ? Du côté de Brest-Litovsk ? La mort, la finitude sont toujours là qui l'habitent. Comment les éviter ? Mais l'immense rade, la transparence de l'air font l'effet d'une goulée puissante. Celan capte quelque chose d'ample :

*Le ciel au-dessus de la rade
La mouette au-dessus de la grue.*

Instant suspendu de pure vitalité. Dans ce seul nom de Brest, voici que, pour lui, deux villes se fondent. L'armoricaine et la slave. Dans la Czernowitz natale de Celan, on est roumain, allemand, juif, russe, polonais, grec. Le destin se prête aux identités multiples. Et ces mille contacts, ces mille rencontres faisaient l'ordinaire de la vie d'avant 1940. Le poète qui écrit en allemand garde en lui ce legs. Derrière le grand front de Celan, Brest se dédouble en ville russe. Une apparition s'y associe, l'éclair amical soudain. Le poète russe Ossip Mandelstam. Juif comme lui et mort vingt-cinq ans plus tôt dans un camp stalinien de la Kolyma. Autres décombres de l'Histoire.

Celan prononce en russe le nom de Mandelstam. Et le salue. L'éblouissement est tel qu'il le voit. Véritablement. Sur la place du Château à Brest. Il lui parle, le tutoie comme un frère. Accueillant la présence de ce double amical qu'il connaît, lui qui est aussi son traducteur. N'ont-ils pas en commun un destin proche ? Un même esprit de révolte contre les fracas du monde ?

C'est solennel et bouleversant.

Miracle, la nomination a le pouvoir de sauver. C'est la magie de la parole poétique, cette incroyable faculté de faire revivre ce qui est perdu. De faire vibrer à nouveau la corde de la vie et du temps.

La Brest atlantique a fait surgir la ville-forteresse russe, attaquée et assiégée elle aussi. Elle qui a résisté aux nazis, à la peur et à la mort. Si courageusement. Et Paul Celan de saluer alors, par un mot en russe, le drapeau français qui flotte sur le remorqueur de guerre.

Je lis ce vers en allemand : *Verloren war unverloren*. Le perdu était non perdu. Tout s'inverse. L'absence se change en présence, la distance s'efface. La perte un instant est annulée. De la parole vive, surgit une sorte de satori, d'illumination.

Le cœur est une place forte, s'écrie Paul Celan. Ces mots lèvent en nous l'idée de résistance. La force pourtant n'y fait pas de bruit guerrier mais résonne ardemment. Étonnant renversement : c'est le cœur qui prend le maquis, qui résiste.

Ce texte tramé d'un ciel de mer, d'une citadelle et d'un nom d'ami ouvre un paysage-monde. En peu de mots. S'y décline doucement la fraternité plus forte que la mort. Plus forte que le cortège d'horreurs qui la suit.

C'est cela qu'il faut sauvegarder. Venant de ceux qui, comme le poète, ont traversé le pire. On en retire une étincelle de lumière et l'on a envie de dire merci.

Place forte. Mot traversé par la force, casemates, forts, poudrière.
Mot traversé par la puissance. Brest, le *port du Roy*, bâti par le grand ingénieur militaire.
Place forte, Festung de Brest où le terrible commandant Ramcke et ses parachutistes creusent le ressac des atrocités et de la mort.
Place forte de résistance tenace. Pour plusieurs réseaux, *Défense de la France*, *Alliance*, *FTP*, *Groupe Elie*. Réseau *Centurie*. Dix-neuf résistants brestois furent fusillés au Mont-Valérien.
Vingt-trois furent fusillés dans les douves de la prison du Bouguen.
Je veux leur faire une place dans ces lignes. Dire leur arrestation après une dénonciation anonyme. Leur internement à la prison de Pontaniou où les Allemands les ont torturés. Longtemps on a cru qu'ils étaient morts en déportation. On a arasé les fortifications du Bouguen.
En 1962 au cours des travaux de construction de l'Université, on a découvert des objets personnels ayant appartenu aux fusillés. Dans la fosse où les corps furent jetés après avoir été alignés le long des douves.

J'imagine. L'horreur sans bruit du chemin qui fut le leur. Franchir la porte de Castelnau, arriver devant l'alignement des poteaux d'exécution.
Dans les ruines des anciennes fortifications, sous les remblais, les poteaux ensanglantés. La pesanteur de terre garde l'enfouissement fantôme. Lieu de supplice.

Il faut déranger les ruines. Mettre la lampe frontale pour descendre dans les fissures de l'ombre. Les signes du silence accompagnent.
Et doucement, comme une évidence, appeler les absents. Le cœur est une place forte.
Je voudrais donner chair aux silhouettes ombreuses qui se sont colletées aux plus hautes épreuves. Qui ont tenté de garder le cœur à l'heure humaine. Auprès de vous, je prends leçon d'être.

Extrait du livre *Le cœur est une place forte*,
à paraître aux éditions La Part Commune en mars 2019

Vahe Armen

Textes traduits du persan par Babak Sadeq Khandjani

Sourire

Que c'est affligeant
le sourire de cet enfant-là

comme des chaussures éternellement reluisantes
aux pieds d'un infirme
comme un crayon
et un papier vierge
dans la poche d'un poète disparu.

Mauvaise foi

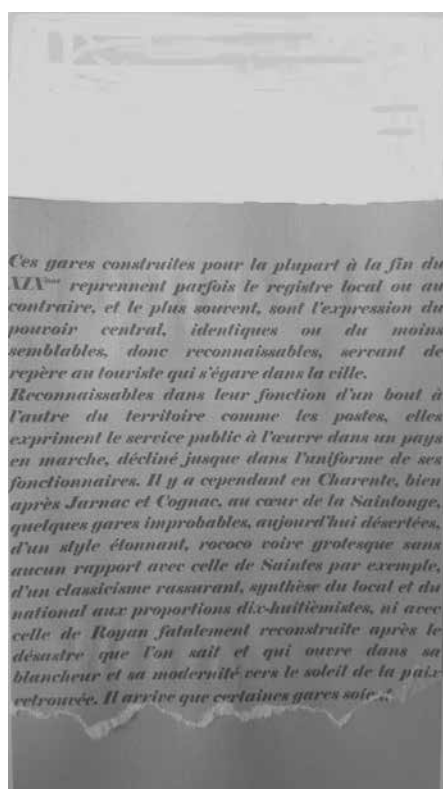
L'hymne se joue
nous nous levons tous,
sourions
et versons des larmes.

L'hymne prend fin
mais nous sommes toujours debout
– on a dérobé les chaises,
Vendu les terres –
Plus de place pour nous

Contributions des *Chantiers d'écriture*

Marie Dagand

En gare



J'aurais aimé poursuivre l'article mais la revue gratuite, papier luxe en quadrichromie proposée par la SNCF, abandonnée sur le siège, était déchirée. La lecture s'interrompait, suspendue. Elle a réussi toutefois à me plonger dans une nostalgie *chemindefer*esque, contemplative et voyageuse.

Contre toute attente le passé est revenu en bloc en gare de Saint-Brieuc ou plutôt a surgi le sentiment que la vie avait passé. Sous la verrière immense du dôme des années trente.

J'ignore depuis combien de temps je n'étais pas revenu dans cette gare. Durant les douze minutes d'attente de la correspondance, j'ai marché sur le quai, dans le hall des voyageurs, sur le parvis de la gare.

Les portes ont changé : elles s'ouvrent spontanément dès qu'on se présente. Elles ne sont plus en bois peint et repeint, battantes, légèrement disjointes, sans clenche, vitrées jusqu'à un mètre cinquante du sol.

Un vaste projet *Passerelle, pôle d'échange multimodal, intermodal* est en chantier, mais ne menace aucunement les proportions idéales de la voûte, du dôme, et des verrières.

La clarté de ce 1^{er} juin irradie les lieux, leur donne comme un air de photographie solarisée, vieillie, et en même temps neuve par cet éclat.

Dans la salle des pas-perdus, cinq ou six jeunes filles improbables s'éparpillent : tresse châtain jusqu'au bas du dos, vêtements désaccordés, jupes sans forme, chaussures usées, paletots tricotés (mais où et comment trouver encore de telles frusques ?), lunettes et teint clair. Et une parmi elles à laquelle cela réussit merveilleusement, les frusques déformées, la natte sans âge, les godillots disgracieux et qui de ce fait attire tous les regards à commencer par celui du chef de gare qu'on n'attend plus heureusement pour siffler le départ du train ou pour une quelconque aide, *les smartphones et leurs applis* sont là.

Elles viennent de quitter, ces filles jeunes, une maison évidemment de famille, sont cousines à un degré infini. La maison est un peu oubliée, à peine entretenue, les meubles cirés si on a le temps, la naphthaline et l'humidité présentes dès la porte, les chaises pailonnées, les lits au matelas à ressorts, la gazinière à la flamme bleue sous une casserole de chicorée dans la cuisine au carrelage maniéré. Les rosiers, les hortensias, le banc inconfortable au jardin, la bergère déglinguée, une carte marine fanée, un cosy au dessus-de-lit gansé d'un rouge éteint. Des carafes ternies.

Ces cinq ou six filles improbables donc, m'ont conforté dans l'idée que j'avais fait un saut dans le temps. Que mon parrain m'attendait à cette gare pour aller passer de longues vacances. Mais qu'il attendrait longtemps puisqu'en même temps je serais capable et obligé de reprendre le TGV vers Paris où T. m'attend. Mais il faut revenir à cette verrière immense enchâssée dans une voûte arquée, jours de béton, vertige de granit, gloire au progrès, à la proximité décidée de la Capitale, à la rapidité du chemin de fer.

Il faut revenir à la plaque commémorative, lire consciencieusement, comme sur chaque monument aux morts de chaque village. A la différence qu'ici les noms des cheminots sont suivis du métier du gars : mécanicien, ouvrier, élève, manœuvre, aiguilleur, chef de train... 14-18 et 39-45 avec les sinistres palmes de métal pour décoration.

Et cette verrière immense aux vitres translucides, les gens assis, silencieux sous l'ampleur de la voûte, ramenés à leur humilité de voyageur et la lumière éclatante et homogène, impérieuse, infinie clarté qui les domine et les nimbe et oui, les envoûte.

Patrick Fourets

Les âmes de Lhasa

Le périphérique, son quotidien d'indifférence – En contre-bas
désaffecté de sa mission de tourisme, un hôtel,
des vélos, un ballon, immobiles et des hommes
aux bras ballants égarés des hauts plateaux, là-bas,
Pays des yacks aux grands silences coupés par le vent

Soir, voix sourde des automobiles, lucioles de l'asphalte
Le trait de lumière dans le ciment urbain, un visage au teint d'opaline
son pain en offrande – langue de partage – comme au village
où, le ballon joue, le vélo voyage, les bras travaillent
En mémoire la saveur du fromage au lait de yack

Mémoire vive de Frison-Roche

Arvi
Temps du lait chaud au miel d'épicéa
En écho aux sonnailles de l'alpage
une voix à cheveux blancs, raconte
l'orage au Dru. L'enfant perçoit
du vacarme sauvage, l'appel
mystérieux des roches et des glaces

Arvi
Les aiguilles mythiques se dressent
s'adressent à des *hommes-héros*, de passage
sur la pente d'un fleuve ouvert de crevasses. Glace et piolet
s'entrechoquent – Étincelle bleu-acier – Le mouvement du bras
épouse le rythme du pas lent. Sur la trace du destin
Le temps se heurte au vivant des moraines.

Arvi

A l'heure du soleil rouge : le refuge, le partage
Tutoyer l'inconnu – Chaleur de la soupe et
des mots d'altitude. Atteindre
dans le bleu – teinté de froid – fuyant à l'horizon
la voix ancienne des lectures
la foudre imaginaire frappant le Dru.

Arvi

Sans guide rythmant la cordée,
elle va. Quête pour un instant de silence feutré,
de blanc immobile. Elle sait la course menant
au temps de la neige, la vallée sans souffle
la trace sur le chemin éloignant la mémoire
du lait chaud au miel d'épicéa

Claudine Guillemin

Balade à Auvers

Face à Auvers, Méry, les chênes de Saint-Denis
Écoutent là François de Saint-Chamans Marquis
L'érable de Buffon tend l'oreille à Sophie
Qu' imagine malheurs. Silence un héron guette.
Les fruits du sycomore aux friselis rougissent.
Le rossignol chante aux verts des rives de l'Oise.

Daubigny dirige vers l'église connue.
Sous le toit du chevet, la corniche s'habille
De modules carrés en touches de piano.
Une feuille d'acanthé coiffe chaque vague
De la frise qui court jusqu'aux roses de pierre.
Trois glyphes réguliers donnent un rythme au bandeau

Les flammes de Boggio pendent du triforium
Emportent les ombres de migrants éperdus
La douleur efface les traits de leurs visages.
Les « Gens » aux corps rougis, enfant bleu, crient, se tordent,
Réclament à l'auditoire une grâce un secours
Que la musique élève au-delà des colonnes.

Une sente profonde conduit en haut des champs
Où les corbeaux ont fui ; le calme est revenu
Sous le lierre en tapis, Vincent Théo reposent.
Au-dessus des Clos, un noyer offre une pause
Le sceau-de-Salomon apprécie les calcaires
Qui entrent en vibration à l'Opéra d' Paris.

Pour s'imprégner en chœur d'un concert de Gounod
Au jardin d'agrément de la Maison dit' Blanche
Les têtes d'artichauts se hissent sur l'absinthe
Méprisant les heuchères et les dahlias au sol.
Guillaumin, Pissarro et Cézanne y inventent
De douces symphonies de gammes qui enchantent.

Pas besoin d'arabesques de buis, les glycines
Clématites et lianes entrent en résonance
Avec les toits de tuiles et les murs à la chaux.
Au jardin du musée, les corps de Milthon jouent
Se cambrent, s'élancent en harmonie, tête au ciel.
Les vignes s'accrochent aux fils de la portée.

Patrick Guillard

La grande compote

Il glisse, glisse et s'énerclis
Des épluchures
De pommes rouges blancs verrailles.
Il glisse, le couteau,
File sur la chair tendre ou croquante des fruits d'Eve.
La petite lame qu'use le fil des ans, se fond
Bien dans la poigne de la matrone qui
Tourne, dévisse la pelure. Pelure qui s'allonge
En simple tourbillon, spirale ininterrompue sur le journal.
Impacts, taches, tavelures marronnasses sautent d'un geste chirurgical sous le
bistouri rapide.
Le tas diminue
Le tas n'est plus
le journal a rempli son office
Dans la marmite de mon ventre est un grand secret
Mégères alentours qui pleurez dans vos mouchoirs
Jamais n'égalerez
Le secret de cette compote divine.



Sans titre, 2009, résine sur bois, 61 x 61 cm

Rencontre avec Xavier Boggio

Des stèles aux kakemonos

par Claudine Guillemain

«L'art c'est le plus court chemin de l'homme à l'homme». André Malraux

Sur le pointil de Conflans-Sainte-Honorine, à la confluence de l'Oise avec la Seine, j'ai découvert en 2009 plusieurs sortes d'énormes gouttes d'eau pointées vers le ciel. Leur matière bleu vif, brillante et pure m'intriguant, j'ai retenu le nom de leur auteur Xavier Boggio. Le 27 juin 2018, j'ai eu le plaisir de retrouver ses œuvres dans l'église d'Auvers-sur-Oise où il a été mis à l'honneur dans le cadre du Festival de cette cité impressionniste. Curieuse de comprendre le cheminement de ce peintre-sculpteur contemporain qui expose à la Bibliothèque Multimédia d'Achères au cours de l'hiver 2018-2019, je suis allée m'entretenir avec lui, aux ateliers Boggio à Auvers.

Au milieu de l'étroite rue Emile Boggio, entre la rue de Pontoise et l'Oise, Xavier Boggio m'accueille devant son portail ouvert. Il me conduit directement dans les salles d'exposition au bout du long bâtiment en calcaire lutétien local, restauré au XIX^e siècle.

Pouvez-vous me présenter votre parcours ?

« Après trois ans d'école d'architecture d'intérieur d'où je suis sorti major de promotion, j'ai choisi la sculpture et exercé des petits boulots tout en préparant le CAP de tailleur de pierre. Puis, je suis entré à la SEMA (Société d'encouragement aux métiers d'art, ndlr) où j'ai taillé le granite, le grès et d'autres matériaux. Je ne tenais pas à rester « metteur au point » comme Maillol pour Rodin. En candidat libre, j'ai été reçu à l'École Supérieure des Beaux-Arts de Paris et obtenu une bourse pour deux ans. J'ai pu ainsi travailler avec Michel Charpentier. »

Ce sexagénaire aux traits burinés éclaircis par ses yeux clairs cernés, barbe naissante et cheveux grisonnants m'entraîne vers le coin d'une première salle devant un lourd écorché de béton gris dissimulant sa carcasse métallique ; puis le long du mur, deux inclusions rondes de résine donnent vie à un autre corps de béton.

Comment sont construites vos sculptures ?

«D'emblée, la stèle érigée s'impose. Le béton est moulé, plaqué sur une charpente soudée. Je me demande ce qui va sortir du béton et ce qu'il garde en son cœur. Ce travail sur les gris, la force du béton pendant une dizaine d'années m'a permis d'attendre l'arrivée de la résine. Elle permet d'accrocher la lumière, d'ajouter des inclusions. La résine est ma marque de fabrique. Sans elle, je serais désemparé.»

Au travers d'un labyrinthe de dizaines de stèles de 210 cm sur 48 cm aux marges irrégulières de béton gris souvent dentelées opaques qui contrastent avec la transparence de la résine tramée ou piquetée, je découvre de joyeuses silhouettes bleues, jaunes, rouges parfois brunes, qui ondulent, souvent bras en l'air. Il me montre l'asymétrie des faces : le côté recto, simple, grisâtre, porte l'empreinte du support ; le verso travaillé personnalise chaque individu par des motifs répétés fins, légers comme la calligraphie arabe, phrases sans mots ni lettres et des ponctuations claires, régulières, marques d'obstination et de patience.

Est-ce que ces signes ont un sens ?

«Démarrer avec le noir et blanc a fait évoluer mon graphisme. J'applique au doigt des pastilles d'argile. Le point symbolise le zéro en écriture binaire. C'est une accroche sur la vie, la mémoire. J'inclus une singularité à chaque stèle par exemple en collant des bandes étroites de bottin.»

Près de l'entrée, un corps brun fibreux comme du bois, gardien-dragon à la crinière hérissée ou échassier au long bec ouvert et gros pois blancs énigmatiques, m'intrigue.

Il feuillette alors la tranche bleutée d'un des composants empilés, content de m'avoir perturbée et me donne la réponse :

«C'est un autodafé des livres de mon père, la mémoire du passé dans le contemporain. Quelques barres de verre coupées apportent la fantaisie. Le bleu intervient souvent dans ma palette.»

Pour ouvrir la page peinture, nous montons à l'atelier de son arrière-grand-oncle, Emile Boggio, éclairé par de larges et hautes baies côté nord.

Depuis quand êtes-vous installé ici ?

«J'habite ici depuis trente ans. Je me suis approprié cet atelier devenu vide en 2003 quand, pour fêter les 150 ans de la naissance de Van Gogh, sa ville natale, Zundert, m'avait demandé les toiles d'Emile Boggio. C'était hallucinant. J'avais la volonté de faire quelque chose, de raconter pas mal de trucs. Je voulais trois

pilliers : l'atelier Emile Boggio, le mien et un lieu pour l'art contemporain pour accueillir le public. Le tripode est encore bancal. »

A la mort de votre ancêtre, sa nièce, amie et gouvernante Elida Dupuis achète la maison et continue à y vivre. Elle devient celle de vos grands-parents. Est-ce impressionnant de vivre dans ce lieu de mémoire devenu « maison des illustres » en 2017 ? Comment votre ancrage artistique répond à votre ancrage familial ?

« Emile Boggio m'a accompagné, pas impressionné. Nous avons le même caractère. Entrer dans le monde de l'art, c'est une vraie lutte. Il a fait un choix radical ; moi aussi. On n'est pas peintre ou artiste amateur. On l'est ou pas. Je n'ai pas été son rival. Bien sûr, il m'a influencé, mais j'ai essayé de trouver quelque chose de personnel, ma propre écriture. J'ai un regard bienveillant sur lui. On passait ici le dimanche après-midi et le jeudi. Il ne fallait pas déranger ma grand-mère quand elle donnait des cours sur ce piano. »

Le rythme est inscrit par des motifs répétés comme des notes sur une partition. Est-ce l'influence inconsciente de vos grands-parents ?

« La mesure, la répétition entre dans ma manière d'agir. On acquiert une gestuelle. On peut donner plus ou moins d'amplitude. Le rythme est dans la touche. A partir du moment où on veut donner du rythme, le travail est physique. »

Sur le mur droit bleu pétrole clair, deux grandes toiles qui ont dû demander beaucoup d'énergie répondent à une troisième de la même rue sur le mur opposé. Votre arrière-grand-oncle a-t-il peint comme Monet des séries ?

« Ce sont là quatre des huit « Grandes Rues », commencées à Vaux-sur-Seine et terminées à Auvers. Il a aussi peint des meules. Une médaille de bronze à trente-deux ans, puis une médaille d'argent aux Expositions universelles de Paris prouvent la reconnaissance de ses pairs. Etant sud-américain, ce n'était pas simple. C'était un suiveur. Après sa dernière exposition en 1919, il emmènera l'impressionnisme d'Europe au Vénézuéla. En 1973, on lui dédie un musée dans la mairie même de Caracas. »

Allez-vous régulièrement au Vénézuéla ?

« Toutes les semaines !!! Non ! j'y suis allé seulement voilà quarante ans et puis il y a cinq ans avec l'Alliance française. J'espère y retourner en 2020 à l'occasion du centenaire de sa mort pour présenter ses photographies. La recherche de la lumière et de la composition le singularise. »

A la sortie de l'atelier, la terrasse domine son paisible jardin à l'anglaise. Parmi les arbres fruitiers et les massifs d'asters, les plates-bandes potagères où courgettes,

poivrons, concombres et aubergines grossissent grâce au mètre cube quotidien d'eau du puits conservé, trois des « culbutos » en fibre de verre exposés au château d'Auvers en 2000 et trois des gouttes monumentales exposées aux jardins du Luxembourg en 2009 témoignent de séries. Avec le doigt mouillé de salive, il frotte la surface ternie et fait ressurgir le bleu outremer des douces ondulations qui faisaient vibrer la lumière. Pour moi, ces sculptures relient l'eau si précieuse, la Terre qui les supporte, l'air vital où elles s'élancent et l'énergie du bâtisseur.

Est-ce conforme à votre idée ?

« Je ne théorise pas mon travail. Mon côté sculpteur ressort. Elles ont une accroche au sol et un besoin de s'élever. »

Après vos 365 peintures reflétant chaque jour de l'année 2000, les séries 366/366, les « culbutos », les « flèches » et les « gouttes », votre puissance de création s'étend maintenant à vos peintures de format carré métrique, vos kakemonos et au défi des mille « gens ». Pourquoi 1 000 ? Procédez-vous de la même manière sur vos toiles aux bords libres, sur le bois ou les stèles des « gens » ?

« Une série doit être frappante, impactante. Mes cent stèles de « gens » produites représentent une partie de la diversité du monde. Je continuerai pendant quelques années. J'arrêterai si je n'ai plus envie, si je veux aller sur un autre terrain. Il faut que je m'y retrouve. J'ai besoin de peinture dans l'espace, de la sculpture déjà peinture et de la peinture sculpture. Je travaille à plat dans un cadre de fil de fer ou pas si je veux plus de liberté. J'utilise une palette de procédés. Tout est dans la richesse des détails. Par exemple, sur la feuille de gingko à l'automne roussi, j'ajoute de la terre qui réagit avec la résine et crée comme un réseau sanguin quand elle sèche. Dans mes tableaux sur bois, j'interviens avec des pastels ou de l'encre quand la résine polymérise, puis, une dernière couche calme les effets. L'eau qui éclate sort et produit des surprises. Si on veut une surface animée, il faut la nourrir: Le plat devient alors relief. Tout ce que j'ai pu expérimenter entre dans le travail des « gens », la genèse. Plus les « gens » sont nombreux, plus les règles vont s'imposer. »

Dans l'église d'Auvers, vos kakemonos pendant du triforium, font penser aux migrants. On sent vos préoccupations pour les hommes. Est-ce que c'était là votre intention ?

« Les églises ont amené des sujets de réflexion. La moitié des chrétiens ne sont pas pour l'arrivée massive des migrants. Pourtant le phénomène a toujours existé. Toutes les sociétés provoquent des migrations. Le discours local ne nourrit pas le fond d'une œuvre qui demande beaucoup d'énergie pour l'exécution. C'est un épiphénomène de la création. Etre sculpteur c'est donner son corps à la matière. »



Sans titre, 2014, résine sur fibre de verre, 62 x 240 cm, 3 pièces

Cartes blanches

Carte blanche à Jean-Paul Gavard-Perret

TROIS IMPERATRICES POUR LE PRIMITIF DU FUTUR

I

Lucile Littot : bons baisers de Venice Beach ou d'ailleurs

Lucile Littot a fomenté son univers du côté d'Hollywood et son imagerie s'en ressent. Il existe du Sofia Coppola (*Marie-Antoinette*) dans ses excès et débordements de vicissitudes décadentes.

Au besoin Lucile Littot ne se limite pas au statut de conteuse. Elle devient princesse propre à hanter des châteaux en Espagne à la Rubens. Elle s'inonde de Chanel n°5 et de lumière divine. Le tout déversé par une corne d'abondance.

Spécialiste de cérémonies secrètes et fantasmagiques mais où le réel n'est pas évacué en totalité, l'artiste scénarise certaines extases mais aussi des horreurs. Le tout non sans humour.

Revêtus de costumes solennels, les corps sont à bout de forces. Ils viennent d'un bal chez Temporel, d'un camping de plage, d'une discothèque et forcément semblent plus paresseux (comme l'animal du même nom) qu'empressés. Néanmoins le ciel n'est jamais loin. Mais sans savoir lequel. Celui du lit ou d'un plafond ?

Les femmes ne sont jamais habillées comme des nymphettes écervelées. Toute mini-jupette est exclue. Les robes sont bouffantes, froufrouantes à souhait. Leur style navigue entre le XVI^{ème} siècle Renaissance et le XVIII^{ème} rococo. L'homme est plus quelconque. Il sent le prie-dieu et l'eau bénite mais il faut toujours se méfier des attributs sacerdotaux qui peuvent servir à faire des femmes leurs otages.

Il y a pour les unes et les autres bon nombre de parures et richesses bien que ce qui y brille ne soit pas de l'or. Tout devient réminiscence des peintres de cour (Titien, Velazquez, Dali). Existe là un théâtre baroque où ce qui est fêté est la parade de l'amour plus que l'amour lui-même. L'artiste n'hésite pas pour ses mascarades et carnivals d'ajouter des bandes-son parfois imprévisibles. On attend du menuet, il y a du Wagner.

L'ensemble navigue parfois sur une mer de laiton ou au sein de candélabres qui sont tombés du plafond. Les maquillages ont fondu. Le nom Venise devient symbole de mort. C'est moins du Duras que du Visconti. Les robes sont salies de larmes colorées suite à des vulgarités ou des crises d'hystérie. Les amazones jaillissent de la cour des Médicis ou d'une boîte des Années Folles. Il y a là des femmes hâves et blêmes et un âne étonné au milieu de mobiliers impérieux en plus ou moins bon état sous leurs éléments architecturaux.

"Bons Baisers de la French Riviera", solo show, Galerie Edouard Manet, Gennevilliers, 2018.

"Sur Un Air de Wagner", New Galerie, Paris, 2018.

II

« Oh la vache » ou le monde presque obscur de Chrystèle Lерisse

Qui plus que Chrystèle Lерisse pourrait donc faire sienne la phrase de Beckett : *« Tout ce que j'ai pu savoir je l'ai montré. Ce n'est pas beaucoup mais ça me suffit et largement. Je dirais même que je me serais contenté de moins »* ? Néanmoins la photographie en dépit de belles exceptions n'a cessé de revenir à une pure scénarisation même lorsqu'elle se veut critique.

Plutôt que faire de la photographie un « domus », trop de ses adeptes refusent de se situer en-deçà ou au-delà des principes les plus habituels de l'Imaginaire pictural valorisant le thème au profit du langage. La mise en scène est un moyen de refuser le risque au profit d'une spectralité donc d'une feinte. Si bien que la théâtralisation étouffe progressivement le « photographique » en ce qui devient un long désœuvrement ou un pathétique (humoristique) dont les vaches sont le sujet. Elles y demeurent sans salut, sans espoir, sans consolation. Rien ne se révèle de l'inconnu.

L'Imaginaire n'invente plus le monde. Si bien que dans ses fastes la photographie ramène à une désolation implicite et à une misère esthétique à laquelle la créatrice donne une aura particulière et un territoire inconnu où l'épaisseur prétendue et apparente du réel est soustraite à la représentation et au simple jeu de miroir.

III

Elizabeth Prouvost :Vénus à leur maître arrachées

Face aux évangiles masculins Elizabeth Prouvost invente un autre dieu ou plutôt une déesse. A la trilogie céleste font place les femmes de mauvaise vie : Marie Madeleine la maîtresse du Christ et Madame Edwarda de Bataille, prêtresse des bordels et de leur bleu du ciel de lit.

La photographe fait assister à la dissipation du Visage divin sous la lune. Luit dans le sombre l'hécatombe les certitudes. Edwarda traverse la mort, sexe dénudé : pour autant rien n'est montré. Tout se dissipe sous le voile du clair-obscur. Et si l'on peut dire Marie Madeleine lui emboîte le pas.

Du chauffeur de taxi ou du cadavre de Dieu, l'aube est précipitée dans le crépuscule. En ce nouveau Golgotha des photos de la créatrice il n'y a que les pécheresses qui soient sauvées. Les vautours migrent des cieux de Galilée, de Judée, du bordel parisien.

Le tombeau des femmes se libère soudain. Leurs compagnons peuvent s'y allonger, elles n'étireront plus leur chevelure sur eux. Et si un jardinier jaillit du sépulcre Marie Madeleine ou Madame Edwarda ne seront plus son refuge. A lui de voir ce qu'il peut faire avec leur défection.

Saintes ou prostituées les femmes échappent à l'espace mental des mâles et de leurs propositions de fantasmes. Leurs convulsions impériales transcendent soudain la mort, l'angoisse et le plaisir lui-même. On les veut soumises, elles sont les amantes de l'impossible.

Les lumières vaporeuses de l'Orient ou celles des bordels parisiens sont remplacées par les torches des corps. Ils sont tendus moins vers les hommes que l'au-delà de l'humain. Mais qu'on ne s'y trompe pas : ce sont désormais les Ève qui portent le Verbe entre leurs cuisses.

Dieu est donc désormais féminin. La femme devient l'aleph de l'alphabet d'un stupre ecclésial. Marie Madeleine échappe à la sueur des mâles. Et celle qu'on disait « chienne » est plus dieu que son dieu. Il convient alors de relire les textes d'où elles sortent (Bataille, la Bible) pour comprendre le pas au-delà qu'Elizabeth Prouvost effectue sous des regards abasourdis et sonnés.

Elizabeth Prouvost, "Les saintes de l'Abîme", du 20 juillet au 2 septembre 2018, Jardins de la Maison Jules-Roy, Vézelay.

Lola Rouk Circus

Dans la société du paraître, il n'y a que les écorchés qui interpellent Lola Rouk. Et pour elle, la vengeance est un plat qui se mange froid : ça tombe bien : car non seulement l'égérie soigne des dessous chics où le désir trouve racine mais elle aime les sushis.

Peut-être son secret n'a-t-il pas de serrure. Néanmoins nul ne peut le dire tant elle prépare ses opérations – entendons opéras, ouvertures. Elles permettent de passer du moindre du réel sinon à son intégralité du moins à son défi. Non pour se rincer l'œil mais trouver le « trou » par où un aria devient un morceau de notre musique.

Sa peau est luisante et lisse comme si elle avait appliqué dessus un masque à la confiture de lait. Elle n'a besoin pas plus de Botox que d'un redressement Photoshop. Avec son visage de cire elle ressemble à une androïde de *Real Humans*. Certes elle se méfie des rides car elle sait qu'elles racontent des histoires. Elle veut les cacher sans forcément cultiver un portrait héroïque mais juste aseptisé. Au besoin elle campe avec jubilation une femme plus cabotine en bottines qu'imbue d'elle-même.

Pas question pour elle d'aiguiser les stigmates de sa spiritualité. Ce serait là courir le risque de la compassion et d'exacerber ses propres émotions. Or Lola Rouk n'a qu'un but : répondre à ce que les autres attendent avant même qu'ils aient pu le formuler. Nulle question de prêter le flanc à une quelconque appartenance. Ce serait réserver à l'avance la place qu'on ne manquerait pas de lui attribuer. Le seul dispositif cinématographique qui lui convient est celui où elle est allongée sur un canapé à fleurs recouvert d'un plastique protecteur dans un salon trop exigü.

Elle porte sa robe assez courte avec un décolleté à volants et surtout un brushing gonflé et laqué comme on en faisait à l'époque (les années 60). Au-dessus du divan, sur un tableau, des anges dodus aux joues roses s'ébrouent. Dans ce film Lola Rouk a l'air d'être d'un genre retors. De celle qui empoigne systématiquement les choses à l'envers. Elle reste donc tout à fait intéressante à première vue puisqu'elle demeure apte à provoquer des résonances inattendues. Cela fait jubiler certains, couiner d'autres. Névrosés ou non. L'image est moins charmante que déconcertante. Qui pourrait imaginer Lola Rouk ainsi ? Tout laisse donc volontairement un peu sceptique. D'autant que le brushing boule rappelle un dôme géodésique. Cela vaut peut-être aux femmes d'aujourd'hui de réessayer une telle coiffure.

Carte blanche à Hervé Martin

Timothée Laine

J'appelle cela la joie

D'abord le corps – tout le corps –
déplacé par le souffle

Le souffle du monde
Le souffle de l'homme

Lorsque les deux souffles
s'effleurent s'embrassent

Alors la voix le grain de la voix
puis la parole la parole multipliée

Celle du commencement
et celles de demain

Le son et le sens
ensemble dans l'instant

La promesse réalisée
du visage.

*Après avoir entendu pendant une semaine des paroles de personnes détenues,
après qu'elles ont écrit et lu leurs textes,
j'ai ressenti le besoin de leur adresser ces six strophes fragiles...*

Vibre
Ami
Vibre

Si le trop lointain de la nuit
Te surprend entre les murs
Multitude trous d'épingles

Maillent la lumière
Avec l'espoir – filet
Modulant l'obscur

Il y a de la force
Dans la main qui trace
Le chant et pince la corde

Tu as choisi
L'effort de clarté
Vibre vibre vibre

La parole fraternelle
Espère en toi en nous
C'est la vie qui nous prononce.

Classe de collège (Ivry-sur-Seine)

*Sans la Biennale Internationale des Poètes en Val de Marne,
il n'y aurait pas eu de rencontre avec la classe de SEGPA
du collège Georges Politzer.*

L'énergie les nerfs ci-gît le
Masque ôte l'alarme le cri
Le rire la phrase au dessus
De la tête les tables perdue
La classe le cœur la classe

Relance la larme l'éclair
Elle sait fixe forme elle
Le bruit son jeu vite sens
Partie face du rythme sur
La page pile ses barres Ô

Rapt la pluie du visage si
La peur juste injuste son
Interroge jeu sa vérité du
Stylo poudre or elle veut
Mémoire de vie dessous

Ta course tes pas cadeaux
De ci de là folle joie plomb
Muscle souffle esprit coupe
La phrase le vers tu comptes
Quand pulse tableau du pied

Passion mot défi ne te tais
Point césure blesse blessure
Électrique orgueil ta soif
De mordre la fièvre tu bats
Syncope avec paroles leurs

Le rythme prend
La force
Du poème. Le rythme
De la Classe –
Poème.

Il aura fallu apprendre
que le visage parle
lorsque les lèvres cèdent
au silence
et les yeux
aux scories injustes
du brouillard
lorsque tout grince
à l'intérieur du langage
à l'intérieur des oreilles
et que le corps bégaie ses articulations
et que le geste s'aggrave

et la gerçure dans les quinconces de la mémoire.

Il aura fallu apprendre
que le visage parle une langue étrangère
la sienne
qu'il rayonne de sa seule grammaire
traces à hauteur d'horizon
et que nous pouvons tous comprendre
la vie
lorsque réunis autour d'une table / d'une page
le regard perce l'icône

et nos mains serrent l'insaisissable.

C'est pourquoi je suis ici
je suis venu sans le savoir
apprendre
ma propre langue étrangère
sur vos visages
sur les visages du grand âge
sur les visages d'enfants et d'infirmières
visages si proches de l'exil
qu'au milieu du gué, entre
le mot joie et la souffrance
je comprends enfin
qu'il me faut
apprendre
encore
du visage.

Septembre 2018

Paris

Le corps debout parle
Face à l'écume bruyante
De la ville et de la pierre

Le souffle des auteurs
Vivants ou morts
Réanime l'horizon

L'architecture aussi
Erre entre l'éternité et
La solitude du présent

Les mots palpent
Le socle inespéré
Des lumières.

Lydia Padellec

Chambre en elle

Extrait

26 février 2014

J'ai l'appétit des heures pleines et lentes, là où le silence côtoie la lumière froide du crépuscule. La fenêtre embuée renvoie mon visage un peu vieilli de ces minutes à contempler le rouge du ponant. Ce soir les rides sont des étoiles au coin des yeux.

*

16 mars 2014

L'ombre est partie sans laisser de traces. J'en profite pour faire un peu le ménage. Des livres sont collés aux murs et me regardent comme des suppliciés. Le lichen grignote déjà leur couverture. Il m'est difficile de les extirper sans les écorcher davantage. Leur peau s'effrite à mon toucher et devient sable.

*

17 mars 2014

Orteils engourdis, fourmis dans les jambes. Ma peau de chagrin se réduit à vue d'œil. Est-ce dû au poème que j'ai tenté de lire en grattant avec les dents ? Qui en était l'auteur ? Guillevic ? Je cherche sur le mur un fragment de sa silhouette. Un courant d'air passe entre les galets.

*

17 avril 2014

Dans le refuge de la brume, les doigts feuilletent les gouttes une à une. Yeux mi-clos à la recherche improbable de la couleur ou d'un effluve. La tête aérienne. Aucune ombre ne se promène dans la chambre aujourd'hui. Les fantômes se sont évaporés avec mon rêve.

*

26 avril 2014

J'ai en bouche l'haleine de la rosée en bord de mer. Un mélange d'herbes, de feuillage frissonnant et de marée. A contre-cœur, j'avale l'eau de la chambre pour sauver ce qui peut encore être sauvé : un rire perché sur l'armoire, les poèmes de *Corps et biens* qui ondulent à la surface, un morceau de paysage d'un séjour au Canada... Je tremble devant l'immensité du désastre.

Jacques Canut

Poèmes

Sans exaltation, se contenter d'exister ?

Vieillir si profondément
à ne pas se reconnaître ?

L'esprit qui stagne
quand tout devenir disparaît,
tournoyer dans le ciel
tel un vol de pigeons
n'ayant d'autre horizon
à explorer.
L'instant passe comme on le cueille :
fleur à la bouche.
Ou au fusil ?



Donner des leçons pour souligner
ses propres lacunes ?

Avec le tact de ne pas abuser
de ses qualités.

Il passe de la fantaisie au sérieux
(et réciproquement)
avec sagesse.

Poèmes extraits de *Dualités*, Carnets confidentiels N°50 (2017)

Photo.
Ce beau jeune homme souriant,
et une élégante personne
qui serait sa compagne ?
Un couple qui souligne
si loin de moi, mais avec tendresse,
le degré de mon âge.



Je déclinais entre vieillesse,
solitude, émois, amertume...
Mais les élèves d'un collègue
(ô Soleil de... Gennevilliers !)
me sollicitent pour tenter
l'aventure d'un nouveau livre.
Étourdissante quête.
Trouverai-je les mots qui acceptent
de traduire clairement,
fidèlement,
impressions, sentiments, idées,
évasion
qu'on espère de moi ?

Poèmes extraits de *Clares-voies*, éditions Pour solde de tous contes (2018)

Palencia (Capitale)

Río Carrión, promenades Salon, Jardinillos.
Séjours savourés
lors de plusieurs décennies de mon existence,
ouvrant saluts et accolades
pour des amitiés sincères et durablement
partagées.



Évoquant des faits inoubliables
des voix enchantées et douloureuses
parcourent le campo infini.

À l'ouest, par les soirées lumineuses,
le soleil embrase une sierra
méditative : couleurs et hymnes
célèbrent l'adieu
du jour.

Poèmes extraits de *Alcancia Tirelire*, éditions Calamo (2018)

Carte blanche à Thierry Renard

Hommage à Pier Paolo Pasolini

PPP

à la mémoire de Pier Paolo Pasolini

Je te devais au moins ça, Pier Paolo, ces quelques lignes et vers mélangés.
Ami, si différents l'un de l'autre, et pourtant également si proches.
Ami, si proches et si lointains, à la fois.
Toi et moi, Pier Paolo. Toi plus moi.
Comme j'ai coutume de dire, deux versants d'un même feu.

J'avais douze ans quand tu es mort assassiné, début novembre 1975.
J'avais douze ans, et je venais de passer mon mois d'août en famille, à Ravenne, en Italie.
J'avais douze ans, alors...
Et je ne te connaissais pas encore. Ton nom peut-être, ou ton visage vu à la télé.
Je n'avais encore jamais écrit de la main droite tes initiales : **PPP**.

*le soleil gronde un peu
la mer étend ses bras
le siècle est nettoyé
par d'obscures rafales
le temps passe un peu vite
du côté d'Ostia Antica
et les héros s'épuisent
à vouloir l'impossible
tout ce petit monde-là
n'a pas oublié
les chagrins les regrets
les amours et les haines
les soirs d'apprentissage
les matins couverts de brume
et la main tendue
et vice et versa
tout ce qui se confond
tout ce qui se cache
ou se replie
derrière la haute muraille
des apparences
un regard indifférent
l'autre versant qui s'assombrit*

la dégringolade dans l'éloignement
mais pas un mot devant l'autre
plus haut que l'autre
pas un mot
même pour simplement
dire bonjour
pas un mot même nu
même cru
il n'y a là
rien de définitif
de sacré d'absolu
rien d'universel non plus
d'éternel de parfait
rien
et c'est
déjà beaucoup
tout ou presque
presque tout
et la main tendue
aujourd'hui la fatigue de la route
a vaincu l'ennui du chemin

*

Malade et lisant Pasolini

« Notre histoire ! étai
de pur amour, force
rationnelle et divine. »

Pier Paolo Pasolini,
Le rossignol de l'Église catholique

L'heure tourne
et je me sens si las
Contre toute attente
je suis malade
et ces derniers temps
mes crises sont rapprochées
J'aimerais appeler à l'aide
qu'on me porte secours
Je voudrais pouvoir hurler
mais surtout je voudrais bien
expérimenter la suite
goûter à des mets inexplorés

Nous sommes toi et moi
très différents Pier Paolo
Nous n'avons connu
ni les mêmes frustrations
ni les mêmes tourments
ni les mêmes égarements
Ma jeunesse fut heureuse
la tienne plus agitée
Mais l'une et l'autre aujourd'hui
sont à jamais perdues

Pier Paolo tes écrits tes films
tes images et tes mots
sont dans mon sang
Tu me traverses de toutes parts
Tu finis même
par encombrer mon cerveau
Pier Paolo comme toi
je n'ai pas toujours
fait les bons choix
Certes tu es plus illustre
ton nom résonne un peu partout
Mais tes vers affranchis anormaux
continuent de parler
par ma bouche
continuent de s'écrire en moi

Nous sommes de la même bande
Pier Paolo
de la même ethnie du même attroupement
Nos investigations morales
un jour ou l'autre finiront par payer
par porter leurs plus amers fruits
Un jour ou l'autre Pier Paolo
notre monde deviendra plus supportable
et nos existences sans aucun doute
beaucoup moins risquées
Un jour ou l'autre Pier Paolo
toi et moi nous serons en effet
des individus un peu plus recommandables

Vivre fatigue incontestablement
Mais l'essentiel est ailleurs
cela a déjà pu se vérifier

L'essentiel c'est l'incroyable
beauté des choses
C'est l'amorce contradictoire
et bondissante
C'est le parfum des jours
l'arrogance extrême de la nuit
C'est ton délire et le mien
mis bout à bout
L'essentiel c'est tout
ce que l'on ne parvient pas
à formuler

Ma maladie est étendue
une sorte de dépression
mélangée à de l'amour de vivre
Une contradiction je suis
une contradiction évidente
Et le diabète ne m'épargne pas
lui non plus
quand dans mes veines ont passé
deux litres de bourbon
J'attends patiemment le verdict
M'aimera-t-elle encore
après le krach

Il y a des moucherons
il y a des cafards
Et il y a toujours trop
de nostalgiques

*

Des livres, des films, des titres, Pier Paolo, enveloppent aujourd'hui mon esprit.

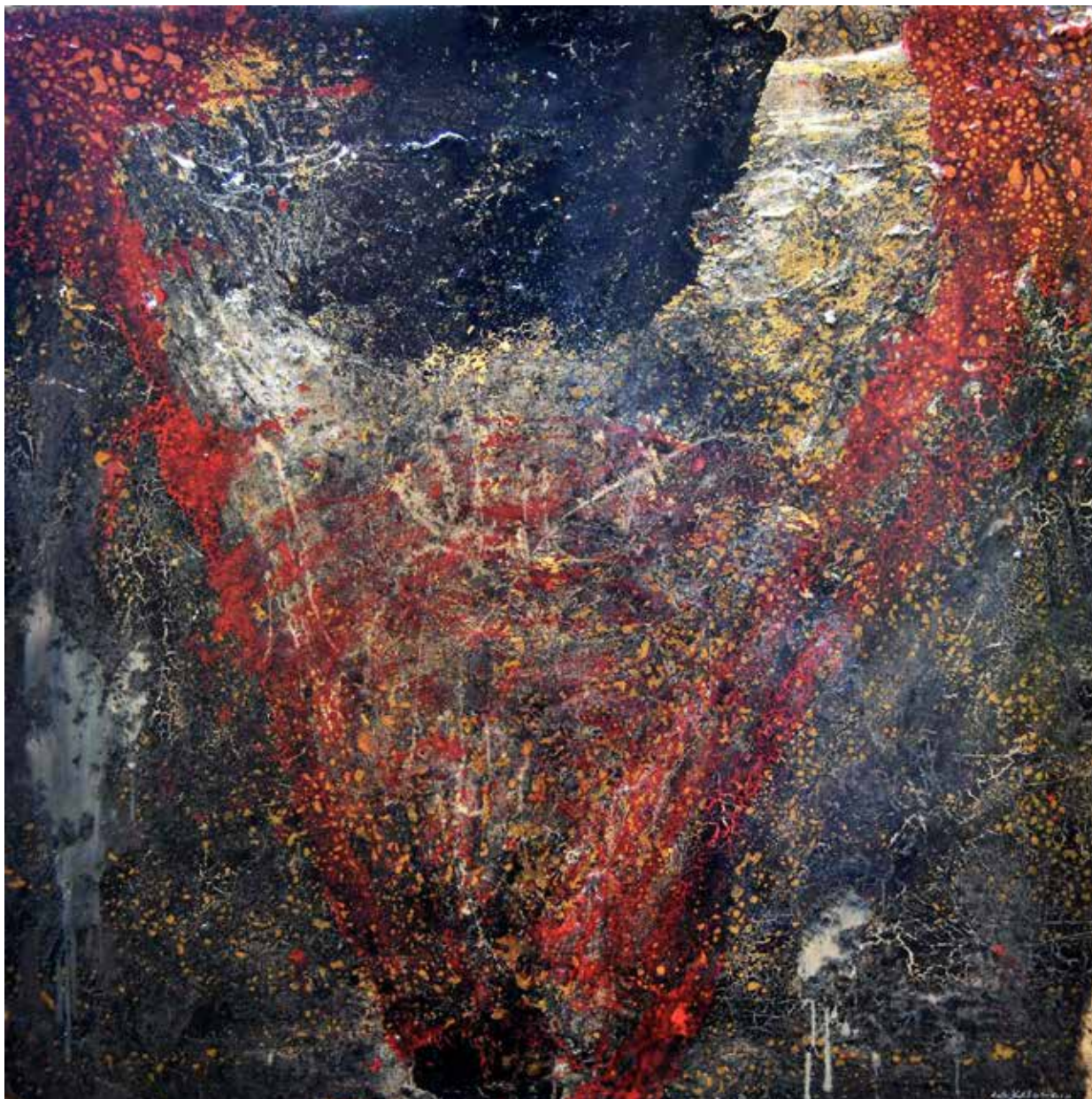
Accattone
Théorème
Pétrole
Mamma Roma
Qui je suis
L'Odeur de l'Inde
Écrits corsaires
Je suis vivant
La Rage, ou La Rabbia
La Ricotta
Adulte ? Jamais
Les Cendres de Gramsci

Des livres, des films, des titres que je n'oublierai pas de si tôt.
Des œuvres, pour moi, fondamentales, et très vite devenues indispensables.
Des œuvres de vie, de la vie et, surtout, en vie.
Des œuvres « de chair et de sang ».

Tes poèmes, tes romans, tes images, ta voix, tes mots, ton cinéma, ta spiritualité
et même ta sexualité, n'ont plus aucun secret pour moi. Tu m'as appris avec
fermeté le communisme sentimental et l'amour absolu.

Désormais, je sais écrire de ma main droite tes propres initiales.

PPP



Sans titre, 2010, résine sur bois, 122 x 122 cm

Page 99, Journal d'un lecteur

Jean Perguet

Mes a-lectures

Jean Perguet, avec Georges Perec, François Bégaudeau, Owen Chase, Gilles Touati, Jacques Darras, Zéno Bianu, Octave Mirbeau, Patrick Grainville et Tiffany Tavernier.

Dimanche 1^{er} avril : Je viens juste d'envoyer mon journal au comité de lecture. Je termine *Les Choses*¹ de Georges Perec et le *Dictionnaire des mots manquants*² (ouvrage collectif) autant par plaisir que par curiosité à la recherche des textes qui ont bouleversé ou bouleversent toujours la littérature, qui l'ont fait glisser, comme ce fut le cas pour la musique, du classique vers le moderne. *Les Choses* dissèque une société consumériste, utilise à tout-va, autour de trois temporalités (conditionnel, passé, futur), inventaires et énumérations pour mieux illustrer ce trop matériel qui cache un vide politique. Et si — poisson d'avril ! — je faisais un inventaire des articles et des livres que j'aurais pu lire et ne lirai pas : ce trop, ces tentations quotidiennes qui me tarauderont un instant quand je refermerai le journal et ses chroniques littéraires. Que dévoilerait le journal d'un illecteur (lecteur qui ne peut tout lire à cause de ces épidémies contemporaines, la surproduction littéraire et la suractivité) ? Un simple inventaire serait une inutile bibliographie ; laissez-moi donc faire un journal sous forme de quelques fragments autobiographiques d'*a-lectures*³, germes d'autres lectures.

Mercredi 4 avril : Juste à côté du mot POLÉMIQUE⁴, *La tentation radicale, enquête auprès des lycéens*⁵, faisant couverture d'un inquisiteur œil féminin masqué d'un drapeau bleu blanc rouge ; et, en tous petits caractères, un très décourageant "464 pages". Qui peut lire cette somme de verbatim et de minutieuses analyses sociologiques ? Alors que la copieuse double page du *Monde* est plus une invitation à comprendre et débattre de la complexité du sujet qu'une source de polémique, elle contraste avec sa très brève mention, utilisée comme preuve unique et définitive, faite le matin même sur France Inter par un homme politique, pour dénoncer « la naïveté » de l'exécutif. C'est cela qui m'interpelle. Quelle est l'utilité des chroniques littéraires, économiques ou politiques ? Nous les faisons (je la fais), pour mémoire (la mienne entre autres), comme invitation à découvrir puis à partager et comme sujet potentiel à débat. Ce matin, utiliser un résumé, feindre d'avoir lu la complétude d'un livre pour justifier un parti-pris, le réduire à sa propre conviction, me semblent une extrême et inexcusable inconvenance.

¹ *Les Choses* (originellement sous-titré *Une histoire des années soixante*) de Georges Perec, publié chez Julliard en 1965, a reçu le prix Renaudot la même année.

² *Dictionnaire des mots manquants*, dirigé par Belinda Cannone & Christian Doumet, éditions Thierry Marchaisse, 2016.

³ Puisque le préfixe « a- » est rattaché à des racines pour donner le sens de « pas » ou « sans », c'est l'embryon des lectures que je ne ferai pas, que j'aurais voulu faire mais qui, parfois, m'ont détourné vers une autre.

⁴ Débats et analyses, *Le Monde* du 4 avril 2018.

⁵ *La tentation radicale*, Anne Muxel et Olivier Galland, Presses Universitaires de France, 2018.

Sur ce sujet, comme antidote à cette récupération médiatique, j'ai vu, puis lu, une étonnante et dérangeante pièce de théâtre, **Contagion**⁶ de **François Bégaudeau**. «*La rumeur court. Elle dit que la jeunesse se radicalise. Elle ne passera pas par moi. Je suis rationnel, j'ai lu des livres. Je suis armé. Cette rumeur c'est n'importe quoi, dis-je, et le dire la colporte. Et elle grandit. L'air est gorgé d'elle, charrie des complots...*» À mon tour dans le camp des seniors — que l'on disait autrefois anciens, sages — j'ai revécu, en mieux construits, plus pertinents, plus humoristiques, ces discussions sans fin, débats à la Sisyphé, où l'on tente de lutter contre le conspirationnisme, les préjugés, les bobards et les flash viraux... les éternelles sources de radicalités philosophiques et politiques ! Juste 100 pages, vives, subjectives et salutaires.

Dimanche 8 avril : Admiratif presque inconditionnel de Leïla Slimani pour ses romans, ses témoignages⁷ et ses chroniques⁸, je lis fidèlement sa chronique littéraire dans *Le Monde des Livres*. **Adélaïde Bon** ne lui pardonnera peut-être pas d'avoir, chez moi du moins, tué l'envie de lire **La petite fille sur la banquise**⁹. Dans sa chronique Leïla en a trop dit : quelques phrases utiles pour situer l'ouvrage et beaucoup trop ensuite pour résumer, ou plutôt condenser le roman, et conclure ; la surprise et la curiosité du lecteur que j'aurais été, sacrifiées sur l'autel de la chronique. Personne n'est parfait ; même Slimani ; cela me rassure. Mais il n'y a pas que cette façon de tuer un livre : Claro éreinte volontairement **À l'aube**¹⁰ de **Philippe Djian**, un prétendu «*monde tautologique*», y dénombrent les pléonasmes puis les descriptions «*idiotiques*», qualifiant le tout de «*gabegie idiomatique*» avant de donner l'estocade : «*il n'y a qu'un seul mot rimant avec aube, et c'est daube.*» Paradoxe, désir de transgression, j'ai hésité — tant de méchanceté pouvant cacher quelque chose — à lire **À l'aube** pour confronter mon point de vue et celui de Claro. Ce qui me pose question sur l'utilité des chroniques : n'aurais-je pas pu faire une tout aussi méchante critique des **Choses**¹¹ de **Georges Perec** en disant *si on condense toutes les énumérations, ce roman ne serait-il pas réduit à 10 pages !* D'autres auraient-ils alors lu, comme je le fis un week-end, ce féroce et captivant conte sur la société de consommation qui raconte mes si contemporains semblables, les bobos intellos, grâce à la bienveillante ironie de l'inventaire, effet littéraire volontairement poussé à l'extrême ?

Vendredi 11 mai : «*Replongez dans Moby-Dick*¹² ! ; à lire en apnée» titre *Le Monde des Livres* au-dessus d'une aguichante gravure, une gigantesque queue renversant une baleinière. Souvenir ; encore un livre que j'avais adoré. Dans quelle version ? Une édition abrégée de littérature jeunesse ? Je revois le harponneur faisant face à une queue tout aussi gigantesque frappant une mer déchaînée, illustration de couverture de ce volume de la *Bibliothèque Rouge* et

⁶ *Contagion*, François Bégaudeau, éditions Les Solitaires Intempestifs, 2017.

⁷ *Sexe et mensonges : la vie sexuelle au Maroc*, Leïla Slimani, Les Arènes, 2017.

⁸ *Le diable est dans les détails*, Leïla Slimani, éditions de l'Aube, 2016 (chroniques parues dans *Le 1*).

⁹ *La petite fille sur la banquise*, Adélaïde Bon, Grasset, 2018.

¹⁰ *À l'aube*, Philippe Djian, Gallimard, 2018.

¹¹ *Les Choses*, Georges Perec, Julliard, 1965.

¹² *Moby-Dick ou Le Cachalot*, Herman Melville, traduit de l'américain par Philippe Jaworski, illustrations de Rockwell Kent, Gallimard, Quarto, 2018.

Or, cette collection qui m'a fait aimer la lecture, mais qui m'a détourné des (re) lectures des versions intégrales — n'en n'aurais-je pas été dégoûté sans cela ? Au-delà du seul souvenir d'un récit d'aventure, faut-il cette fois que je plonge dans la fresque biblique, rabelaisienne et shakespearienne que vante François Angelier dans sa chronique ?

J'ai donc renoncé une fois de plus devant le pavé, prétextant le réserver pour plus tard, mais j'ai aussitôt chargé sur ma liseuse l'original qui inspira Melville, le **Récit de l'extraordinaire et affligeant naufrage du baleinier Essex**¹³ écrit en 1821 par **Owen Chase**, le second du navire, qui conduisit à bon port sa baleinière et quelques survivants. Ici point d'écriture ronflante, point de référence biblique, on est loin du fantasmagorique récit d'Herman Melville — car je n'ai pas résisté à feuilleter le livre, d'en relire quelques passages épiques : « *la notion surnaturelle de son ubiquité [...] sa masse inusitée qui le distingue des autres cachalots [...] Une joie paisible, une souveraine sérénité dans l'élan [...] Jupiter ne surpassait pas, en sa majesté suprême, la glorieuse Baleine blanche en sa nage divine* ». À l'inverse Owen Chase nous embarque dans un récit très contemporain, digne d'un correspondant de guerre, sobre, concret, lucide, pétrifié de son horrible expérience, de cet inexorable enchaînement : la surprise, « *J'avais à peine prononcé ces mots, que le cachalot est revenu vers nous à toute vitesse, et qu'il a frappé le navire avec sa tête [...] la voilée qui fonce à nouveau sur nous ! [...] son allure trahissait une colère et un esprit de vengeance décuplés...* » ; le naufrage, « *L'eau se précipitait à l'intérieur [...] nous avons poussé notre canot aussi vite que possible du plancher vers l'eau, tout le monde a sauté dedans d'un seul élan...* » ; l'heure des choix teintés de lucidité et de croyance divine ; et enfin la narration clinique des affres de survie, de soif et de faim, l'effroi de l'opportunité qu'offre la mort des plus faibles, cette chair nourricière qui sauvera les plus forts. Pas de pathos, juste une écriture sobre, sincère, qui fait de ce récit autobiographique une véritable œuvre littéraire.

Mardi 5 juin 2018, à la *Librairie du Labyrinthe*, à Amiens : Après quelques démoralisantes heures passées dans un service de gériatrie, mesurant la chance d'être parmi les valides qui peuvent connaître les cinq chiffres du digicode qui libère la sortie, je m'évade à la *Librairie du Labyrinthe*, antre qui offre aux lecteurs fidélisés par les fréquentes lectures et dédicaces et aux badauds du pittoresque quartier Saint-Leu, un riche labyrinthe de revues, albums et livres où il faut d'abord se perdre et fureter à la recherche d'inédits avant d'aller inspecter la table des dernières parutions, la douloureuse exposition d'inévitables a-lectures : les nouvelles traductions non édulcorées de *Moby-Dick* de Melville et de *1984* d'Orwell, *L'Amérique* de Philip Roth chez Quarto, *Le labyrinthe des esprits* de Carlos Ruiz Zafón et — tiens-donc ! — une des dernières éditions de la librairie, ***La vallée des térébinthes***¹⁴ de **Gilles Touati**, un premier roman écrit par un chirurgien cardiologue, spécialiste que j'ai du mal à imaginer faisant autre chose qu'opérer, pris par sa dévoreuse mission de sauveur. Et me voici aussitôt enrôlé par une équipe de réanimation cardiaque, « *mes mains superposées sur*

¹³ *Récit de l'extraordinaire et affligeant naufrage du baleinier Essex*, Owen Chase, Robert Laffont, 2015.

¹⁴ *La vallée des térébinthes*, Gilles Touati, éditions de la Librairie du Labyrinthe, 2018.

le pansement encore immaculé, [qui] enfonçaient et enfonçaient ce pauvre thorax élastique et juvénile pour tenter d'y faire circuler la vie. La brutalité de ce combat [qui] contrastait avec l'infinie tendresse que nous venions de prodiguer, cœur à cœur... » Figé par la lumière crue des scialytiques, la tragédie latente m'opprime ; mais l'écriture est si riche, si opulente et le contraste si grand avec la froide réalité de la scène que je suis d'abord un peu dérouté, gêné ; ce ne sera pas suffisant pour me faire lâcher ce livre qui devient une œuvre de cœur et de sang, de sang brûlant et de sang-froid, où l'écriture charnue, presque baroque, s'impose. Les chapitres mêlent habilement la magnifique mise en abîme d'une épopée biblique (la verve soutenant le combat de David contre Goliath, la revanche d'Israël contre les Philistins) et les énigmes d'un terrifiant thriller contemporain (la vengeance de...). Mais, je ne vous en dirai pas plus. Tremblez, transpirez, laissez-vous manipuler, comme je le fis et le fus.

Dimanche 1^{er} juillet, place Clichy : Très peu de fans attirés par l'invitation. Quelques clients tendent l'oreille, hésitent — le temps presse ; j'ai un livre à acheter ; le rayon est là-bas — avant d'être ferrés par **Jacques Darras** qui martèle d'une voix sombre «*Je suis un homme du 20^{ème} siècle.../... Je suis une moitié de cent ans. / Cassé par le milieu je frappe / Sur un clavier d'ordinateur, / Je touche des touches qui me touchent, / Entre les lettres et moi ma mort.*»¹⁵. N'est-ce pas cela l'intérêt d'une lecture publique ? Pêcher les lecteurs qui ont franchi par un caniculaire dimanche après-midi la porte de la *Librairie de Paris*. **Zéno Bianu** enchaîne, autre registre, voix contenue, mélancolique, fragile d'un crooner francophone : «*je ne me laisserai pas assombrir / je ne me laisserai pas / sombrer / ce que je donne à entendre / c'est une musique / qui soit comme de la peau / ma propre peau toujours la même / toujours changeante / tout est question de couleur / pulsation pulsation*»¹⁶.

De retour à la maison, j'écoute le CD joint au livre. Sur une musique originale de Nicolas Worms, Jacques Darras, déchaîné, swingue de concert avec Darwin, Satan et Dieu : «*Poursuivrons-nous Satan dans la / Forêt et ses Paniques d'un ongle / Indicateur, châturons-nous / L'âne Obéron en nous pour que / La division soit faite d'avec Dieu ?*». Puis je me détends, lisant d'une traite le **Chet** de **Zéno Bianu**, puis cherchant à fredonner «*de quoi s'agit-il vraiment / d'une autopsie amoureuse / je m'autopsie / c'est à dire que je me vois / avec mes propres yeux .../... je n'ai cessé de le chanter / recomposé décomposé recomposé / recomposé.*» sur des blues de Chet Baker en sourdine.

Vendredi 24 août, rentrée littéraire : C'est le jour du *Monde des Livres*. Tout à la lecture de **Falaise des fous**, je n'ai pas pensé à la rentrée littéraire. Mais ils sont là, mis en avant parmi tant d'autres, Jérôme Ferrari, Maylis de Kerangal, Fanny Taillandier, Gauz, avec des sujets passionnants, percutants, interpellateurs. La rentrée littéraire c'est le Tonneau des Danaïdes. Je regarde, un peu désespéré, l'étagère des livres qui m'attendent déjà, une bonne cinquantaine sur le rayon du bas de la bibliothèque et ne laisse pas de place, et de temps, aux nouveaux.

¹⁵ *Le petit affluent de la Maye : autobiographie de l'espèce humaine* (extrait du premier chant « Entrée du claviériste darwinien »), Jacques Darras, Le Castor Astral & In'hui, 2016.

¹⁶ *Chet Baker*, Zéno Bianu, Le Castor Astral, 2008.

Je vis mal de devoir faire des choix, d'être obligé d'abandonner un projet de lecture, de me résoudre à ne pas lire le dernier cru d'un auteur que j'aime, qui m'interpelle, qui me surprendrait. Je ne peux me faire à cette période de deuil qu'est invariablement la rentrée littéraire.

Mardi 28 août, les espaces de l'entre-deux : Bien calé dans mon fauteuil, **Le jardin des supplices**¹⁷ d'**Octave Mirbeau** juste terminé, encore intrigué par cet étrange amalgame de cynisme, de caricaturale perversité, de convaincante satire politique, par cette baroque et somptueuse exposition de fleurs, d'arbres taillés, d'étangs, de nénuphars... par ce cruel et sordide atlas d'écorchés, de suppliciés chinois, dont je tâche de saisir l'exégèse, j'écoute d'une oreille distraite le 7/9 de France Inter en attendant le "Grand Entretien" de Nicolas Hulot. Curieusement c'est une voix fragile, torturée, qui tâtonne, qui cherche la formule juste et sincère d'un appel à tous ceux qui sont collectivement embarqués sur une planète unique et en dérive. Je suis profondément ému, car cela me replonge immédiatement dans quelques pages de **Falaise des fous**¹⁸ de **Patrick Grainville** — superbe saga, picturale, chargée de chair et d'émotion, parfois touffue, qui à cheval sur les 19^e et 20^e siècles, cet entre-deux-guerres — quand Jean Jaurès et Rosa Luxembourg sont persuadés, à quelques jours du pire, que les peuples, les ouvriers, les intellectuels qu'ils interpellent vont éviter la grande déflagration à venir qu'ils perçoivent. Et dès demain, saura-t-on éviter les scénarios que décrivent régulièrement les scientifiques de tous les continents ? Combien faudra-t-il d'autres romans, dystopies pour nous faire réagir ?

Le soir même, en train de **construire une ville avec des mots**¹⁹, plongé dans quelques recherches sur la plaine d'Achères, cette rive de friches, de gravières, de digues et de berges mal entretenues, souvent souillée de détritiques sauvagement abandonnés ou de mouchoirs blancs dont on devine l'usage au pied d'un talus, je tombe sur un numéro de *Carnets de géographes*²⁰ daté de juillet 2014. Travail de recherche sur «*Les espaces de l'entre-deux*», «*ces pans entiers de territoires périurbains délaissés ou décriés... ces espaces — non-lieux, friches, terrains vagues, vides ou délaissés — pour leur déceler les potentialités*», «*une application de cet outil théorique à une commune du Grand-Paris, Achères*». Les mêmes préoccupations et indécisions transparaissent cette fois au niveau local : principe de réalité, urgence et arbitrage. «**La plaine d'Achères : réflexions sur un espace d'entre-deux**»²¹, qui m'apprennent beaucoup sur ma ville, sur la mosaïque des espaces de l'ouest et du nord que je vais dès demain parcourir d'un pas alerte et d'un nouvel œil. Espaces de l'entre-deux. Cela a résonné aujourd'hui, hélas, négativement fort.

¹⁷ *Le jardin des supplices*, Octave Mirbeau, Gallimard, 1988.

¹⁸ *Falaise des fous*, Patrick Grainville, Seuil, 2018.

¹⁹ L'atelier d'été, construire une ville avec des mots sur *Le Tiers Livre* de François Bon. <http://www.tierslivre.net>

²⁰ *Carnets de géographes* n°7 de 2014 : «*La plaine d'Achères : réflexions sur un espace d'entre-deux*» par Caroline Rozenholc, Patrick Céleste, Orfina Fatigato et Andrei Feraru. <https://journals.openedition.org/cdg/531>

²¹ idem

Jeudi 27 septembre, Roissy : Faut-il encore insister sur la frustration ressentie par le lecteur que je suis à chaque livraison du *Monde des Livres*, liste des livres que je ne lirai pas. Parfois je suis tenté, forcé de décider de lire ; c'est le cas aujourd'hui — est-ce pour me disculper d'un strabisme social ? — par un sujet concret, contemporain, porté par une écriture que je suppose adroitement journalistique et fictionnelle, **Roissy**²² de **Tiffany Tavernier**. « *Roissy, ne pas décoller de l'aéroport, roman d'une amnésique errant dans Paris-Charles-de-Gaulle* », sous les voûtes qui hébergent à portée de RER quelques visibles SDF — que je percevais d'un œil gauche compatissant quand j'en décollais — mais aussi de nombreux « *indécélables* » cols blancs et travailleurs pauvres sans logements accessibles — qu'ignorait mon œil droit d'homme d'affaires pressé, avantageusement polyglotte et lectronisé²³, armé pour affronter le monde globalisé.

Vendredi 12 octobre, le dilemme : Il me faut maintenant conclure ce journal puisque j'ai promis de l'envoyer ce week-end à *incertain regard*. Bien sûr il est trop long, bien trop long. Il faut sélectionner, choisir des jours, des dates car les a-lectures sont si fréquentes, qu'après en avoir fait un journal, il faut définitivement faire son deuil de nombreuses sollicitations intéressantes. Mais aurait-il été raisonnable de tenter de devenir un Bernard Pivot, lui qui consacra tout son temps à la lecture et que j'entendis, un matin sur France Inter, s'excuser de son absence auprès de sa famille ? Même si, aujourd'hui, avec sa fille il publie *Lire !*²⁴, ma prochaine a-lecture !

²² *Roissy*, Tiffany Tavernier, éditions Sabine Wespieser, 2018.

²³ Lectronisé : immergé depuis toujours dans l'informatique, la robotique et les nouvelles technologies, bref loin de tout illectronisme, ce néologisme désignant le fait de ne rien comprendre à l'informatique et au numérique, traduction de : *information-illiteracy*.

²⁴ *Lire !*, Bernard Pivot et Cécile Pivot, Flammarion, 2018.

Notes de lecture

Par Patrick Fourets

A la table des hommes, de Sylvie Germain, Albin Michel, 2015

«La paille fraîchement répandue dans l'enclos forme un îlot doré qui luit au soleil du matin, elle exhale une odeur douceâtre, celle du corps étendu sur ce pan de jaune d'or est plus lourde, pénétrante. Corps de la mère, tout de roseur soyeuse et d'une splendide énormité, voluptueux de tiédeur.»

C'est la première phrase du livre. Quelques lignes encore et les mots de destruction totale, ceux de la guerre emportent le lecteur dans un conte fantastique. Sylvie Germain nous offre un texte d'audace imaginative, fluide, tenu par des images poétiques qui sont sa signature littéraire. Le récit pourrait être noir de deuils successifs, il rebondit sans cesse en clartés de vie comme des évidences.

«Elle est unique, Babel la reconnaît d'emblée, il est tellement surpris qu'il reste un instant figé sur place, sans voix. Doudi [la corneille, ndlr] aussi le reconnaît, mais elle ne manifeste aucune émotion particulière, elle lance juste quelques cris rugueux en arpège ascendant, puis vient se poser sur son épaule comme si de rien n'était, qu'ils s'étaient séparés la veille.»

L'auteure nous amène à l'empathie de cette amitié particulière. Expliquer cette relation, c'est raconter ce livre magnifique d'inventivités, jamais gratuites. Il faut accepter de se laisser surprendre, sans poser les questions quels lieux, quelle guerre. Une règle pour qui aime la littérature de Sylvie Germain qui a conservé son souffle originel des premiers romans. Il faut comprendre et interpréter la volontaire invraisemblance, tôt dans le récit, pour vivre le parcours initiatique d'Abel devenant Babel, ses rencontres avec des personnages hors du commun dégageant une philosophie de vie originale et décalée. Sylvie Germain jalonne son univers romanesque – au sens romantique – pour amener le lecteur à une réflexion personnelle jusqu'à la remise en cause du réalisme contemporain accepté par habitude. C'est mon sentiment, magnifié dans la dernière phrase du livre.

«Il a reçu sa part de fraternité, des destructeurs la lui ont arrachée, mais sous la douleur de ce rapt, il conserve la joie d'avoir un jour reçu cette part d'amour et d'amitié, et cette joie, personne ne pourra la lui retirer.»

Par Patrick Fourets

Le courage qu'il faut aux rivières, d'Emmanuelle Favier, Albin Michel, 2017

« Considérant le chemin qui l'avait menée au bord de ce lac, elle repensait aux rivières qui pour former l'étendue continuaient de braver la roche, le gel et la sécheresse. »

C'est le premier roman d'une auteure dans la continuité de la publication de ses trois recueils de poèmes, de sa suite de nouvelles et de l'écriture de trois pièces de théâtre. Sa biographie sur internet, fait état d'une collaboration avec le guitariste Fabien Montes autour de ses poèmes – recherche effectuée après la lecture de son roman.

La bibliothèque d'Achères propose à l'étal un choix de livres. J'ai été attiré par l'originalité du thème du roman. J'ai fait la dégustation de quelques pages sur place :

« D'une voix forte, elle profère les paroles rituelles, jure par la pierre et par la croix de rester vierge, de ne jamais contracter d'union ni fonder de famille. Elle regarde vers le bas, évitant les yeux ourlés de mauve de celui qu'elle fuit par le pouvoir des mots prononcés. »

L'auteure s'appuie sur une pratique traditionnelle encore existante pour bâtir l'histoire de ses trois personnages. La construction du roman est une suite de scènes au cadrage cinématographique avec flashback. Elle est portée par son inventivité mêlée avec habileté à la réalité coutumière telle qu'elle se pratique encore en quelque point des Balkans. Le flou habile sur le lieu et l'époque rapproche le récit du conte dont l'intrigue doit être découverte pour profiter au mieux de la force narrative d'Emmanuelle Favier. Elle dit la rudesse sans nuances, sans complaisance menant à la violence, d'une destinée liée à des règles ancestrales, et l'élan intérieur en éveil progressif de ses personnages pour y échapper.

«Un rien l'émouvait des paysages familiers qu'elle croyait à présent découvrir : levant la tête elle constatait des ciels de peintre, qu'elle observait longtemps se défaire entre les cimes et retomber au faite des sapins en traînes dorées ou bleues ; ou bien c'était la virtuosité d'un flocon de neige qui, tout à coup, lui livrait des finesses jusqu'alors ignorées.»

Le roman est court, dense, rythmé, empreint d'images poétiques. Il y a juste les mots nécessaires à la compréhension de l'histoire. Néanmoins, l'auteure réussit avec délicatesse à nous parler de l'identité, du désir, de la liberté de vivre une vie de...

Les points de suspension apportent la réponse. Pour le savourer pleinement, il faut commencer la lecture sans en savoir plus. J'ai eu cette chance.

Notices biographiques

Jane Angué : après une licence de français à King's College, à l'Université de Londres, Jane Angué s'est installée en France et a préparé une maîtrise de Lettres Modernes, suivie de l'agrégation et d'un DEA en anglais. Elle prend plaisir à travailler sur la poésie avec ses élèves en anglais et les encourage à en écrire. Elle écrit en anglais et en français.

Vahe Armen : diplômé en sociologie à Londres, Vahe Armen est un poète irano-arménien, auteur de trois recueils de poèmes en arménien et un autre en persan. Il a également traduit deux recueils de poèmes du persan en arménien.

Xavier Boggio : né en 1953 à Soisy-sous-Montmorency, d'abord tailleur de pierre, formé aux Beaux-Arts à 28 ans, Xavier Boggio est un sculpteur-peintre auversois pugnace : 365 peintures de 2000, 366/366 en 2008. La résine, sa compagne, entre dans et sur ses stèles en béton, culbutos, tableaux colorés depuis 2003, bois, toiles, kakemonos, gouttes en 2009, enfin depuis 2017 dans ses 1000 « gens » debout.

Jean-Luc Bourgoïn : né en 1953 à Nantes où il vit toujours, Jean-Luc Bourgoïn est instituteur retraité. Il consacre désormais son temps à voyager, lire, habiter, flâner, écrire. A publié avec l'illustrateur Éric Leproust deux récits de voyage en Inde, *Correspondances indiennes* et *Les sandales de Rama*. Tient depuis 2005 un blog d'écriture : <http://lavantageduterrain.blogspot.com>.

Adrien Braganti : né à Saverne en 1990, il pratique depuis une dizaine d'années l'écriture. Ambulancier de métier, il est autant le témoin de la fragilité humaine que spectateur d'un décor mouvant au quotidien. Autodidacte, il compte publications et distinctions dans différents concours. Un premier recueil est déjà composé, *Le Ventre de l'hiver*.

Jacques Canut : né en 1930 à Auch, poète bilingue (français-espagnol), ancien professeur Lettres-Histoire. Depuis 1975, a publié 180 recueils (poèmes, aphorismes, humour). Dont dix-huit écrits en espagnol, deux recueils traduits en allemand, cinq traduits en brésilien, deux en murcien. Des poèmes figurent dans plusieurs anthologies et manuels scolaires.

Marie Dagand : vit en région parisienne où elle a enseigné la musique quelques temps, a toujours rempli des carnets dans lesquels elle dessine parfois.

Patrick Fourets : membre des *Chantiers d'écriture* créés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères. 5 nouvelles (concours *Première ligne*), un conte pour enfants, non publiés. A publié plusieurs textes dans la revue *incertain regard*.

Jean-Paul Gavard-Perret : né en 1947 à Chambéry, il est écrivain et critique d'art contemporain.

Martine Gouaux : née en 1947, une enfance en Afrique, des racines dans les Pyrénées Orientales, dites aussi Catalogne nord, une famille dans la région parisienne et l'aventure des *Chantiers d'écriture* animés par Gérard Noiret à la bibliothèque d'Achères.

Patrick Guillard : Ma voisine m'a dit : installe-toi dehors le soir et écris. Tu vas voir les mots viennent, c'est agréable... Alors j'ai pris mon crayon et un papier. Je ne suis pas encore sorti mais j'ai ce rêve en réserve à chaque fois que je m'assois, le stylo à la main. Et les mots viennent...

Claudine Guillemain : géologue, retraitée de l'Education Nationale depuis 2010, elle a pu apprécier le Maroc et ses habitants lors de voyages et séjours de plusieurs années et constate la dégradation de notre biosphère en danger.

Timothée Laine : auteur dramatique, interprète de récitals de poésie ; lecteur (programmes littéraires dont des créations avec des textes de Claude Vigée, Michel Butor, Pierre Alechinsky...); pratique des expériences radicales qu'il nomme « Balbutiements » ; mène un travail de recherche sur la relation entre le souffle, la parole et l'écrit. Dernière parution : *Empreintes*, L'Atelier du Grand Tétrás éditions.

Jean-Pierre Lemaire : né à Sallanches en 1948, passe son enfance dans le nord et ses vacances entre la Haute Savoie et Menton. Il fait des études de lettres classiques puis devient enseignant au lycée Henri IV à Paris. Les années 1970 marquées par un service militaire dans la marine, une profonde crise spirituelle et le renoncement à une carrière de pianiste, le conduiront sur le chemin de la poésie.

Hervé Martin : vit près de Rambouillet. Il a travaillé dans le secteur social en tant que Moniteur d'atelier au sein d'un ESAT. Publié dans différentes revues, il est l'auteur de plusieurs livres dont *Métamorphose du chemin* aux éditions Éclats d'encre. Son dernier recueil de nouvelles, *Dans la traversée du visage*, est paru en 2017 aux éditions du Cygne.

Lydia Padellec : née en 1976 à Paris, poète et plasticienne. Fondatrice des éditions de la Lune bleue (2010-2018), des Rencontres poétiques et du Festival Trouées poétiques depuis 2015 à Port-Louis en Bretagne. Ses derniers recueils parus : *Mélancolie des embruns* (Al Manar, 2016) et *Cicatrice de l'Avant-jour* (Al Manar, 2018) <http://surlatraceduvent.blogspot.fr>

Damien Paisant : né en 1984. Il a démarré un travail autour du deuil en 2016. Plusieurs de ses poèmes sont publiés dans des revues comme *Recours au poème*, *Traction-babant*, *A l'index*, *Arpa* ou *Terre à ciel*. *Absent présent*, son premier recueil, est paru en 2017 aux éditions Abordo. Damien Paisant est aussi comédien.

Jean Perguet : lecteur nomade, sa seule boussole est la curiosité. L'écriture n'est pour l'instant qu'un simple instantané de ses pensées ; la forme un plaisir qui peut être partagé.

Marie-Hélène Prouteau : née à Brest, Marie-Hélène Prouteau a enseigné en classes préparées. Elle écrit de la prose poétique. Derniers livres, *La Petite plage* (La Part Commune) sélectionné pour le prix Jean-Jacques Rousseau 2016, *La Ville aux maisons qui penchent*, *Nostalgie blanche*, livre d'artiste avec Michel Remaud. Elle collabore à diverses revues.

Thierry Renard : né le 14 août 1963 à Lyon. Il s'est fait remarquer, dès 1978 – en tant que comédien, poète et animateur de revue. Il a longtemps partagé sa vie entre l'écriture, le théâtre et de nombreuses autres activités artistiques. Il est aujourd'hui directeur de l'Espace Pandora, « agitateur poétique », à Vénissieux (Rhône). Et, aussi, le directeur de la rédaction de la revue semestrielle *Rumeurs*, pour le compte des éditions La rumeur libre.

Publications récentes :

Œuvres poétiques, tome 1, Éditions La rumeur libre, 2016

Œuvres poétiques, tome 2, Éditions La rumeur libre, 2018

La Nuit est injuste, Éditions La rumeur libre, 2018

Babak Sadeq Khandjani : né en 1981, a fait des études de littérature française et a commencé à apprendre la langue grecque en autodidacte. Il a traduit des poèmes pour différentes revues littéraires françaises et grecques, et également trois livres : *Le Loup* (Marcel Aymé, en persan), *Sur le quai/Après la bataille* (Denis Emorine, en grec) et *Les Murs de sable* (Chahab Mogharabin, en français).

Responsable de la publication :

Véronique Forensi

Réalisation :

Service Bibliothèque et service Communication
de la mairie d'Achères

Toutes les illustrations sont de Xavier Boggio © X. Boggio

L'exactitude des extraits cités par les auteurs est de leur responsabilité.
Les auteurs demeurent propriétaires de leurs textes.

ISSN 2105-0430

www.incertainregard.net

www.bibliotheque-acheres78.fr

I, place de la Jamais contente, 78260 Achères